

LE NORMALOT

BERNARD DELATTRE

1958 - 1962

Vacances à la campagne

A l'issue des quatre années passées au Collège Moderne de Montreuil sur Mer, je quitte ce dernier à la fin du mois de juin 1958. Mon père qui possède maintenant une nouvelle voiture, une Peugeot 402 (avec une boîte Cotal¹), est venu me chercher avec ma sœur aînée. Il a passé son permis tardivement, à plus de cinquante ans et s'est très vite adapté à la conduite. Nous ne sommes quand même pas toujours très rassurés quand il est au volant tant il se distrait facilement, surtout lorsqu'il se trouve dans sa région natale. Il nous annonce qui habite cette ferme, quel est le nom des ascendants, quel a été leur parcours de vie, les anecdotes liées aux dits parcours, les heurts de vie subis par les occupants actuels etc. Il nous explique pourquoi cette ballastière a permis la création de ces immenses étangs maintenant ouverts aux touristes pour des journées de pêche à la ligne. Ou bien encore pourquoi ce moulin à farine où la famille venait faire moudre son grain pendant la guerre a dû finalement se résoudre à fermer ses portes avec le développement de la concurrence. Il montre à gauche, il montre à droite, il explique, il raconte, et ma mère lui demande sans cesse de se montrer vigilant pour la route ! Je crois qu'il est resté au temps de la voiture à cheval, un temps où l'on pouvait très facilement communiquer avec les passagers sans risque de se retrouver au fossé. Ou bien au temps où, lui-même étalonnier dans sa jeunesse, parcourait toutes ces chemins conduisant aux fermes qu'il allait visiter en compagnie de sa monture. Ma sœur aînée, qui n'est pas mariée, possède, elle aussi, le permis de conduire depuis quelques années. Elle conduit de manière plus sûre et surtout beaucoup moins « distraite ». Nous disposons donc d'une voiture et de deux chauffeurs à la maison.

C'est avec un peu de nostalgie que je remporte tout le matériel que j'avais dû apporter pour satisfaire au cahier des charges de l'internat : matelas, draps, couverture, boîte à chaussures, boîte de cantine... Cette période de vie m'a beaucoup marqué. Je jette un dernier regard sur cette cour fermée en forme de cloître sous les arcades desquelles nous avons tant discuté, tant partagé lors de nos allers et retours après le repas du soir, en attendant la dernière étude de la journée.

Une période d'adolescence qui m'a obligé à grandir dans tous les sens du terme, qui m'a appris à me débrouiller seul, pour voyager, pour aller passer le BEPC² à Boulogne-sur-Mer, au Lycée Mariette, là où, quatre ans auparavant, j'avais passé

¹ Une boîte Cotal : Un boîtier sous le volant inventé par l'ingénieur Jean Cotal en 1931, qui permet au conducteur de ne pas débrayer pour passer les vitesses, une boîte de vitesse automatique avant l'heure, en quelque sorte.

² BEPC : Brevet d'études du Premier cycle du second degré créé en 1947

l'examen d'entrée en sixième, emmené par mon instituteur, Michel Tournai. Voyager seul également pour aller passer le concours de l'Ecole Normale à Arras, l'écrit, d'abord, puis l'oral. Mon premier grand voyage !

Quand je dis « grandir dans tous les sens du terme » je me vante un peu car je lis sur ma carte d'identité de l'époque que je ne mesure qu'un mètre cinquante-huit. Ce n'est qu'à la fin de la classe de première que j'aurai atteint ma taille adulte, un mètre quatre-vingt-deux. J'observe que les enfants d'aujourd'hui grandissent bien plus tôt, souvent en classe de cinquième ou de quatrième, sans doute grâce aux bienfaits du progrès en terme de nourriture équilibrée.

En écrivant ces lignes qui relatent mon succès à l'examen d'entrée à l'Ecole Normale d'instituteurs d'Arras il y a presque soixante-cinq ans, j'ai voulu en savoir plus sur les épreuves dudit concours car je ne me rappelais que de très peu de choses. J'ai consulté l'excellente monographie réalisée par Jean-Robert Thomas, le directeur de l'Ecole Normale de cette époque³. Un travail remarquable. Je me souvenais seulement que les épreuves m'avaient paru difficiles, surtout quand, pendant la même période, je pouvais les comparer à celles du BEPC. J'ai été surpris par la quantité d'épreuves que nous avons dû passer. Je vous laisse juge⁴ :

Le concours d'entrée en première année jusqu'en 1965 (arrêté du 7 juin 1946).

Le concours d'entrée en première année comprend deux séries d'épreuves portant sur un programme publié au début de l'année scolaire (programme de la classe de troisième). Les épreuves de la première série sont :

1° Une épreuve d'orthographe : dictée d'une vingtaine de lignes suivie de quatre questions : deux relatives au vocabulaire et à l'expression, deux relatives à la grammaire. Coefficient de l'épreuve : 3, dont 1 pour la dictée, 1,5 pour les questions, 0,5 pour l'écriture.

2° Commentaire d'un texte français : durée deux heures coefficient 3.

3° Mathématiques : solution raisonnée de deux problèmes, l'un portant sur la géométrie, l'autre sur l'arithmétique ou sur l'algèbre ou sur ces deux matières ; durée 2 heures, coefficient 3.

- 4° Version, cinq phrases de thème et une question posée en langue étrangère ; durée 2 heures, coefficient 2.

³ L'Ecole Normale d'Instituteurs du Pas-de-Calais. Monographie établie par Jean-Robert Thomas, Directeur de l'Ecole Normale avec la collaboration des Anciens Elèves de l'Ecole. Avant-propos de Yves Delaporte, Inspecteur d'Académie. Editée par l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras.

⁴ Ref : Monographie de J.R. Thomas citée plus haut

Les épreuves de la deuxième série, réservées aux candidats admissibles après les épreuves de première série, sont :

1° Lecture d'un texte français suivie d'interrogation sur le sens ; 20 minutes par candidat ; coefficient 3.

2° Une interrogation de mathématiques; durée 20 minutes ; coefficient 3.

3° Rédaction d'un compte rendu d'exposé littéraire, historique ou scientifique de 15 minutes ; coefficient 3.

4° Epreuve de dessin à vue ou de composition décorative ; coefficient 1.

5° Une épreuve de musique comportant un exercice simple de solfège et l'exécution d'un chant ; coefficient 1.

6° Une épreuve de travail manuel (1) ; coefficient 1.

7° Une épreuve d'éducation physique ; coefficient 1.

Avec le recul je me dis que le recrutement était hyper sélectif et que j'ai eu beaucoup de chance d'être reçu.

J'avais une peur terrible de l'interrogation en solfège car, en quatre années de cours de musique au collège de Montreuil avec Mademoiselle Bayer, je n'avais jamais réussi à retenir quoi que ce soit dans ce domaine, malgré mes efforts. J'étais hermétique ! Il me semble que faisais un blocage culturel peut-être en pensant que c'était un monde auquel je ne pouvais avoir accès. Je n'y arriverais pas !

Il est vrai que là où j'habitais, j'entendais les airs d'accordéon de la ducasse⁵, j'écoutais mes sœurs chanter les airs à la mode, « Etoile des Neiges » de Tino Rossi, des airs de Maurice Chevalier, de Line Renaud (déjà), des Compagnons de la Chanson, d'Edith Piaf... Mais nous n'écoutions jamais de musique classique, ni de musique de jazz, par exemple. Mon père écoutait les informations, midi et soir, et il nous fallait nous taire, nous les enfants, pendant ce temps-là. Il était très intéressé par la politique bien que non militant, défendant avec ardeur les idées du gaullisme. Il n'aurait jamais manqué l'émission de Geneviève Tabouis, le dimanche midi, sur RTL : « Attendez-vous à savoir...et à dimanche prochain, pour les dernières nouvelles de demain ». Elle tint cette chronique de 1949 à 1988, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Nous écoutions aussi les émissions de divertissement, celle de Jean Nohain « Reine d'un jour », l'émission « Quitte ou

⁵ Le mot ducasse tire son origine de Dédicace qui est la consécration d'une église, d'un oratoire. Plus tard, la ducasse est devenue la fête annuelle du village commémorant cette consécration, mais peu s'en souviennent aujourd'hui.

double » de Zappy Max. La famille était aussi au rendez-vous de l'émission : « Sur le banc » le dimanche midi, avec Carmen et La Hurlette (Raymond Souplex et Jeanne Sourza). Et puis, pendant les sept années où j'ai servi la messe en tant qu'enfant de chœur, j'ai pu aussi écouter en boucle les cantiques religieux accompagnés à l'harmonium pendant les offices, chants que je connaissais par chœur en latin et que je me fredonnais souvent en solo pendant les travaux des champs. Il est vrai qu'à l'époque, comme je l'ai raconté par ailleurs, j'envisageais résolument de devenir prêtre.

C'était le monde musical dans lequel j'avais grandi et ce n'est que plus tard, au collège, en classe de quatrième, que je découvrirai le Jazz. Un de nos camarades avait été autorisé à apporter de chez lui un petit tourne-disque et un 45 tours « Les Oignons » de Sydney Bechet. Nous le repassions en boucle dans le foyer des internes. Jusqu'à saturation !

Le véritable déclic avec la musique interviendra à l'Ecole Normale. Nous avons eu la chance de bénéficier de l'enseignement musical dispensé par Mademoiselle de Ruysscher. Une véritable ouverture d'esprit pour moi. Elle enseignait la musique dans la grande salle du Foyer, une grande salle située au rez-de-chaussée de l'internat tout neuf. C'est avec elle que j'ai découvert Gershwin et les grands compositeurs russes, par exemple. Un enseignement très riche en découvertes pour grand nombre d'entre nous.

A cette époque, mes sentiments sont très partagés. D'un côté, je suis content et fier d'avoir réussi ce concours, de voir se dessiner d'autres perspectives pour mon avenir, de découvrir un autre univers, de faire d'autres connaissances, mais, en même temps, passer ce cap signifie aussi un grand saut dans l'inconnu, un plus grand éloignement de la maison familiale, le dépaysement, la crainte de ne pas réussir, de ne pas être à la hauteur, j'ai quand même été reçu de justesse à l'examen d'entrée. Et puis aussi quitter le monde de l'enfance, un milieu dans lequel j'étais bien installé, dans lequel j'avais tous mes repères, beaucoup de camarades, des professeurs que j'appréciais, une ville que j'aimais beaucoup, avec ses remparts et son côté « Vieille France », bref, une véritable période de transition entre deux mondes.

Je n'ai pas l'intention de revenir dans le détail sur ces quatre années passées à l'Ecole Normale d'Instituteurs, d'autant plus que la mémoire ne sélectionne que quelques faits, en ce qui me concerne, tout au moins. J'ai plutôt envie, comme à mon habitude, de laisser vagabonder mon esprit sur des moments qui m'ont particulièrement marqué. Par association d'idées. Des impressions, des états d'esprit, des états d'âme...

Pour le moment, c'est le début des grandes vacances au village, à la ferme. La période des foin qui se termine. Luzerne, trèfle, Ray-Gras : de très bonnes odeurs en perspective, alliées, certes, à du travail physique, mais ce volet ne nous préoccupe pas beaucoup. Le travail est là, il faut le faire, dans de bonnes dispositions afin que le foin se conserve dans les meilleures conditions dans le fenil. Il y va de l'intérêt collectif de la ferme, de la famille. Nous devons compter sur nous-mêmes.

Pendant les périodes de grand froid, l'hiver, quand aucun travail extérieur n'est possible, nous confectionnons des liens en paille de seigle. Nous ne cultivons plus le seigle sauf une petite parcelle car nous avons besoin de cette paille pour ces liens, une fois que le grain a été battu au fléau dans l'aire de la grange. Ce sont des liens très résistants qui nous permettent le moment venu de lier les bottes de foin dans les champs, très tôt le matin, avant que le soleil ne soit trop puissant et ne fasse s'effriter les feuilles sèches lors de la manipulation. Pendant quelques jours, nous serons baignés dans cette odeur du foin coupé, du foin séché, des odeurs que l'on n'oublie jamais. Il n'est pas étonnant que des amoureux aient plaisir à se coucher, à se rouler dans le foin, comme le dit très bien la célèbre chanson écrite par Jean Nohain : « Couchés dans le foin avec le soleil pour témoin... »⁶

Ensuite, nous passerons au démariage des betteraves⁷. Un travail pénible s'il en est car nous avançons le dos courbé à longueur de journée et je ressens souvent un très violent mal de dos. Il m'est arrivé un jour de m'allonger à même le sol, au bout d'un rang de jeunes betteraves, pour me reposer quelques instants, avant de repartir sur le rang suivant, dans l'autre sens. En l'espace de trois minutes, je m'étais endormi...alors qu'il était onze heures du matin ! Fort heureusement, nous ne travaillons jamais seuls, le plus souvent nous sommes deux ou trois, ce qui nous permet de nous stimuler les uns les autres. Il est difficile aujourd'hui de mesurer la fatigue que pouvait occasionner ce type de travail. Au village, dans les grandes exploitations, les fermiers font venir des ouvriers étrangers, des Italiens, des Espagnols, durant deux à trois semaines, pas toujours logés dans de bonnes conditions, d'ailleurs. Ces derniers travaillent d'arrache-pied, de très tôt le matin à très tard le soir. Nous sommes admiratifs de leur endurance au travail. Ils sont payés à la tâche et souhaitent repartir dans leur pays avec un bon pécule.

⁶ Chanson de Mireille et Jean Nohain dans les années 50

⁷ Les graines de betteraves ont poussé très dru et nous éclaircissons ces petites pousses pour n'en laisser qu'une tous les dix centimètres environ. Cet espacement permettra aux betteraves de grossir de belle façon, sans être gênées par leurs voisines .

Un énorme progrès sera fait dans ce domaine quand, dans les années 1970, des graines monogermes⁸ apparaîtront sur le marché, fruit des recherches agronomiques. Finies les corvées de démariage ! Ne restera à effectuer que le binage entre les rangs jusqu'au moment où, « progrès suprême »... le Round Up sera inventé par Monsanto, mais cela est une autre histoire sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

En fait, ce que je ressens lors de ces grandes vacances, c'est un sentiment de libération, de renaissance, ou plutôt de naissance vraiment vécue, l'émergence d'un moi nouveau, d'un moi élargi, d'une personnalité qui ne demande qu'à s'émanciper. Le fait d'avoir réussi le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs m'a donné une grande confiance en moi, je suis très fier pour mes parents, très content aussi de leur montrer qu'ils ont eu raison de me faire confiance et de faire confiance à mon maître Michel Tournai. Ce dernier a maintenant quitté Le Turne pour retourner dans la région des mines du Pas de Calais. Il a été remplacé par un maître avec lequel j'engagerai des discussions professionnelles car, dans mon esprit, je me prépare déjà à mon futur métier. Il y a toujours une seule classe dans notre hameau. Mon plus jeune frère qui a douze ans fréquente cette école. L'épouse de ce maître enseigne dans le centre du bourg, à trois kilomètres de notre hameau.

Une dizaine d'années plus tard, alors qu'il a quitté le village et qu'il occupe un autre poste à quelques kilomètres et que moi-même j'ai commencé à enseigner, nous nous sommes rencontrés à nouveau. Il m'a, ce jour-là, raconté une anecdote dont je me souviens car, sur le moment, elle m'a beaucoup interrogé. Il venait d'être inspecté la veille. Il avait prévu une leçon de sciences naturelles sur la pomme de terre avec des élèves de cours moyen. Lors de l'entretien qui avait suivi l'inspection, l'inspecteur lui avait fait remarquer qu'il aurait peut-être pu apporter des pommes de terre pour faire cette leçon, plutôt que de s'en tenir à des images fournies par le livre. La leçon se serait appuyée sur du concret. Il aurait pu aussi demander à ses élèves d'apporter une pomme de terre. Puisqu'à la campagne, chaque maison possède un jardin et chacun cultive des pommes de terre pour nourrir la famille à moindre frais. Il aurait répondu à l'inspecteur, selon les propos qu'il me rapportait : « Bien sûr, vous avez raison, d'ailleurs, si j'avais su que vous veniez m'inspecter, j'aurais fait ce que vous me dites... »

J'ai seize ans, je me sens en pleine forme, j'aimerais bien rester quelque temps à cet âge, histoire d'en profiter un maximum. Je me dis que ce temps intermédiaire, qui va se poursuivre pendant encore deux ou trois ans, présente beaucoup

⁸ Alors que précédemment chaque graine semée pouvait donner naissance à plusieurs pousses, d'où la nécessité du démariage, dorénavant chaque graine ne donnera naissance qu'à une seule pousse. De plus les graines en question sont semées avec un espacement de dix centimètres environ grâce à un semoir adapté.

d'avantages car les adolescents que nous sommes sont peu expérimentés, ils ne connaissent pas grand-chose de la « vraie vie ». Il leur arrive de commettre de grosses bourdes mais elles leur sont pardonnées eu égard à leur jeune âge. La contrepartie de ces avantages, ce sont les tâtonnements de l'entrée dans l'âge adulte, les expériences réussies ou ratées à partir desquelles nous nous construisons.

J'ai traversé aussi à cette époque-là une longue période de plusieurs années où je considérais que dormir représentait une perte de temps par rapport à la vie. Je me disais que si cette vie devait être courte, on ne sait jamais, autant perdre le moins de temps possible à dormir. Je voulais profiter un maximum. Carpe diem !

J'ai seize ans et j'ai envie d'autonomie, l'internat au collège m'a beaucoup aidé dans ce domaine. J'ai envie de dévorer le monde ! Cela dit, comme mon moyen de locomotion reste le vélo, je ne pourrai pas aller très loin. Pour le moment, cela me suffit. Faire une cinquantaine de kilomètres à vélo pour me rendre à un bal, à une ducasse ne me fait pas peur. Je dévorerai donc le monde avec modestie... C'est ainsi que je vais commencer à participer à des actions de la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique), mes grandes sœurs en font partie depuis une dizaine d'années, c'est tout naturellement que mon frère aîné et moi-même intégrons ce mouvement.

Pendant l'été, la J.A.C. locale organise une kermesse dans un village voisin, je me souviens de celle de Tubersent ; nous allons aider à l'organisation, à l'installation, l'occasion de rencontrer nos homologues féminines de la J.A.C.F. (F comme féminine).

Le jour de la fête, nous serons en première ligne, soit pour faire les annonces au micro, soit pour tenir un stand. Bref, les filles deviennent, en ce début d'été un sujet de préoccupation et surtout un sujet d'interrogation. Est-ce que je vais savoir m'y prendre pour accoster une fille qui me plaît ? Est-ce que je vais savoir comment m'y prendre pour embrasser une fille ? Les questions rituelles et somme toute, très banales, que se posent sans doute tous les grands adolescents de cet âge... l'occasion va se présenter un peu plus tard pendant l'été, lors d'une kermesse organisée par une école catholique à Neufchatel-Hardelot.

Je m'y suis rendu à vélo accompagné d'un camarade qui était en classe avec moi à l'école primaire. Lui n'est pas allé au collège, il est resté au village et a quitté l'école à quatorze ans, le certificat d'études en poche. Il est à cette époque ouvrier agricole dans une ferme voisine. La kermesse bat son plein, à la sono reviennent en boucle les succès populaires de l'époque : « Gondolier » (Dalida) « Hello, le soleil brille ! », (Annie Cordy) , « Marjolaine », (Francis Lemarque), « Les Trois Cloches » (Les Compagnons de la Chanson) ... Au cours de l'après-midi, au

détour d'un stand, nous faisons la connaissance de trois jeunes filles de notre âge. Nous discutons beaucoup avec elles, nous les invitons à participer à quelques jeux, en nombre limité car nos disponibilités financières sont restreintes. Nous apprenons qu'elles habitent le village d'à côté, distant de deux ou trois kilomètres et qu'elles sont venues à pied. En fin d'après-midi, nous leur proposons de les raccompagner, ce qu'elles acceptent. Mon camarade, un garçon plutôt timide, marche à l'avant du groupe avec deux des jeunes filles et moi, je reste à l'arrière avec la troisième et c'est sur cette route que commence mon initiation. En effet, je découvre très vite que ma « conquête » sait s'y prendre beaucoup mieux que moi, qu'elle a de l'expérience pour embrasser les garçons. Elle fait le premier pas. Et j'en profite allégrement ! A plein, je n'ai pas honte de le dire. C'est une telle révélation pour moi que je ne m'en lasse pas... Mon camarade s'impatiente, car je n'avance pas. Il est vrai que nous nous arrêtons tous les dix mètres pour nous embrasser. Un réel bonheur que cette découverte des sens ! Une rencontre qui ne connut pas de suite, je ne revis jamais cette jeune et jolie personne qui se prénomma Lucette.

Le lendemain, nous sommes en train de travailler dans les champs, mon frère et moi, je le « bassine » tellement avec cet épisode que je raconte en boucle qu'il finit par se fâcher. Il m'enjoint d'avoir plus l'esprit à mon travail.

Ce jour-là, je m'en souviens, il fait un temps superbe. Nous fauchons une parcelle de forme triangulaire de quelque trois cents mètres carrés. Une parcelle d'avoine que notre père n'a pas pu moissonner avec la moissonneuse-lieuse tellement la paille était versée, couchée à même le sol. Il avait dû renoncer à utiliser la machine. Nous savions que la seule solution consisterait à faucher cette avoine à la faux et à en faire des gerbes à la main pour ne pas laisser perdre le grain en particulier. Notre père nous enjoindra donc de nous en occuper, ce qui ne nous plaît guère car nous ne sommes pas aguerris à l'usage de la faux. C'est un travail difficile car les épis sont emmêlés et nous progressons lentement. De surcroît, nous nous sentons abandonnés car le « donneur d'ordre » est, lui, resté couché, déprimé. Cela lui arrive de plus en plus souvent quand il se trouve un peu impuissant devant une tâche compliquée. Quand il est contrarié, quand il s'est disputé avec quelqu'un car il est volontiers « soupe au lait », il déprime, il reste couché, il menace de se suicider, et cela nous exaspère mon frère et moi car nous savons que, la semaine suivante, il sera capable de se montrer en pleine forme, « pétant le feu », trouvant que la vie est belle, et ne se souvenant plus du tout de l'épisode précédent. Nous ne comprenons pas ce comportement « en dents de scie » qui nous interroge beaucoup. Il nous fâche aussi car, par cette attitude, il nous montre que nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Ce que nous faisons.

Il va de soi que nous n'avions pas les connaissances nécessaires pour éclairer le caractère fluctuant et imprévisible de notre père. Je saurais très tardivement mieux approcher certaines causes de sa souffrance psychique.

Heureusement, nous sommes soutenus, aidés, confortés par notre mère. Et aussi par notre voisin d'en face, Alexandre, toujours présent, toujours disponible, pour des conseils, des avis, et aussi pour des coups de main fort appréciables. Ces périodes de vie difficile m'ont toujours beaucoup interrogé et peut-être, est-ce un élément qui m'a très vite amené à me poser des questions sur la construction psychique d'une personne, sur les relations humaines, à faire des recherches dans ce domaine. Tout au long de ma vie professionnelle, j'effectuerai, dès que l'occasion se présentera, de nombreux stages liés à la communication, stage d'analyse transactionnelle, stage sur le MBTI⁹, stage avec Jacques Salomé, je m'intéresserai également à la PNL¹⁰. Et cela m'amènera, quarante-cinq ans plus tard, à la retraite, à passer une licence de psychologie à la Faculté de Rouen. L'année suivante, je bénéficierai d'un stage à l'hôpital psychiatrique de jour d'Yvetot grâce à une infirmière, Claire Fagalde, qui m'a accepté comme stagiaire. Je la remercie encore très sincèrement aujourd'hui puisque ma candidature, en tant que retraité, n'était à coup sûr, pas prioritaire. Grâce à elle, j'ai découvert un monde qui m'était complètement étranger, au contact d'une équipe de soignants très accueillants et très empathiques, à commencer par le médecin psychiatre, le docteur Loïc Marguet, responsable de cette unité. Un médecin que j'appréciais beaucoup. J'étais très admiratif de ce lieu de vie, de cet hôpital de jour qui n'avait rien pour moi d'un hôpital mais qui était néanmoins un lieu d'accueil et de soin, un lieu ouvert, un lieu d'écoute et d'accompagnement hors du commun. J'ai d'ailleurs gardé un lien d'amitié fort avec plusieurs infirmières de l'équipe soignante. J'ai découvert dans ce lieu le monde de la souffrance psychique, un monde qui m'était totalement étranger. J'ai vécu dans cet hôpital des moments très forts, en empathie avec des patients. De nombreux ateliers leur étaient proposés. Je participais à la coanimation de certains et j'animais seul un atelier d'écriture. Un travail passionnant et surtout très enrichissant. Je me souviens d'un patient d'une cinquantaine d'années, atteint de schizophrénie, qui me disait : « Jusqu'à 20 ans, Monsieur Bernard, tout roulait, tout allait bien, j'étais heureux dans ma famille, j'étais en pleine forme. Et du jour au lendemain, ma vie a basculé et tout s'est écroulé ! » J'ai gardé aussi de cette époque des liens d'amitié avec quelques patients qu'il m'arrive de rencontrer de temps à autre. Je les retrouve toujours avec plaisir et je constate que le plaisir est partagé.

⁹ Myers Briggs Type Indicator

¹⁰ Programmation neuro-linguistique.

Parallèlement, je me suis intéressé à la psychanalyse, en suivant moi-même une courte cure de quatre années et en participant de manière active à une association, l'AGSAS¹¹ dont je serai le secrétaire général pendant vingt ans. Tous ces éléments m'ont permis d'acquérir des connaissances dans ces domaines et m'ont décidé à animer des groupes d'analyse de pratique professionnelle avec des enseignants, des chefs d'établissements, des psychologues, des orthophonistes, des éducateurs spécialisés, dès 2005 jusqu'à aujourd'hui, à partir d'une méthode créée par le psychanalyste Jacques Lévine, et quelques amis, méthode apparentée aux « Groupes Balint ¹² », le Soutien au Soutien. Un travail d'aide et d'accompagnement passionnant et enrichissant.

A la lumière de tout ce que je viens d'écrire, il m'est souvent revenu en mémoire mes années d'enfance et en particulier, je me suis interrogé plus profondément sur ce qui avait pu se passer dans la famille pour que mon père puisse ainsi passer par des phases dépressives aussi profondes. Ce que nous observions, en tant qu'enfants, c'est que nos parents ne s'entendaient pas, ou plus. Nous ne remarquions jamais une marque d'affection entre eux, ils ne s'appelaient jamais par leurs prénoms, ni par aucun autre diminutif d'ailleurs, ils se parlaient, ils ne s'appelaient pas. Sauf, un jour où ma mère a fait une chute dans la cuisine. Ce jour-là, j'ai vu mon père complètement affolé lui dire : « Angèle, Angèle, qu'est-ce qui t'arrive ? Je vais t'aider à te relever. » Il était vraiment aux petits soins avec elle. C'est la seule fois où j'ai pu percevoir un lien affectueux entre lui et elle. Dans mon souvenir, ils se disputaient souvent, très violemment. Les mots durs pleuvaient, la vaisselle aussi quelquefois. Nous ne savions pas où nous mettre, au sens propre, encore moins quel parti prendre sans trahir l'autre. Nous ne pouvions qu'attendre que cela se calme.

Selon ma sœur aînée qui avait connu notre père dans la période qui a précédé le décès de mon frère âgé de 13 ans, en 1946, tout avait changé dans la famille après ce tragique épisode.

¹¹ Agsas : L'Association des Groupes de Soutien Au Soutien a été créée en 1993, à Paris, à l'initiative du psychanalyste Jacques Lévine (1923-2008), entouré d'une équipe de collaborateurs, dont Jeanne Moll. L'AGSAS s'adresse à des enseignants et autres professionnels de l'éducation et de la formation, à des psychanalystes, des psychologues, ainsi qu'à des acteurs des domaines socio-éducatif, médical et paramédical et à des parents. C'est un lieu de coréflexion et d'action où chacun s'efforce de penser l'humain dans sa complexité. Chacun, enfant ou adulte, y est considéré comme un sujet singulier, "apportant" pour construire, en relation avec d'autres, une école et un monde plus humains.

¹² Michael Balint, né le 3 décembre 1896 à Budapest, et mort à Londres le 31 décembre 1970, est un psychiatre et psychanalyste britannique d'origine hongroise. Il est particulièrement connu pour sa théorisation d'un dispositif de formation continue des médecins, élargi ensuite à d'autres professionnels de la santé ou de l'éducation, les groupes Balint, des groupes d'analyse de pratiques professionnelles.

De gai, facilement rieur, racontant souvent des anecdotes drôles sur la guerre, sur la vie à la campagne, notre père était devenu quelqu'un de plutôt triste, plutôt cyclothymique, n'acceptant pas, ne comprenant pas le décès brutal d'un fils de cet âge. A fortiori aussi parce que personne dans la famille ne savait exactement quelle maladie l'avait emporté. Je me souviens que ma mère est restée habillée en noir très longtemps, mes sœurs également. Mon père porta un crêpe au revers de sa veste pendant de longues années. Après la messe, chaque dimanche, nous allions nous recueillir au cimetière sur la tombe de notre frère et sur la tombe voisine, celle de notre grand-père maternel, à Widehem.. Mes sœurs étaient venues la veille, à vélo, nettoyer les tombes et leurs abords. Dès le printemps, elles disposaient dans des vases des bouquets de fleurs fraîchement cueillies au jardin. Est-ce le tragique évènement qu'a constitué la mort de mon frère qui aurait créé cette coupure, cette distance, voire cette mésentente entre nos parents ? Est-ce un autre élément qui nous échappe totalement ? A l'époque, en 1946, notre père a quarante-cinq ans, notre mère, quarante. Ils ont eu huit enfants ensemble. Six sont encore vivants, présents à la maison. Il leur faut, bon gré mal gré, s'occuper d'eux pour les aider à grandir. Les nourrir avec peu de moyens dans cette ferme de dix-sept hectares en location. Pour ma mère, d'après ce que je comprends, il faut aller de l'avant et se retrousser les manches. Elle dit qu'elle tient cette volonté, ce côté positif, de son propre père. Elle me le transmettra, elle nous le transmettra, à la majorité de ses enfants, en tout cas, par ses conseils et par sa manière de nous dire qu'il ne faut jamais se décourager devant l'adversité. Est-ce que cela paraît insurmontable à mon père ? La contraception n'existe pas, est-ce que ma mère a définitivement proscrit tout rapprochement sexuel de crainte de se retrouver à nouveau enceinte ? Mes parents avaient-ils eu un différend au moment de décider d'envoyer notre frère en pension ? L'un des deux aurait-il été réticent à cette idée ? Autant d'interrogations, autant d'hypothèses que j'échafauderai plus tard, avec le recul de l'âge et des études en psychologie. Je ferme cette parenthèse réflexive et reprends le cours de mes « pensées vagabondes ».

Mon frère aîné a passé le Conseil de révision. Il a été reconnu : « Bon pour le service national actif » ; il n'en est pas peu fier. Il a demandé à servir dans une unité de parachutistes. Il a l'esprit baroudeur et une grande envie de porter la tenue des paras... Tout un programme ! Les résultats du Conseil ont été largement arrosés à la bière, le soir même, selon la coutume et une bonne partie de la nuit, qui s'est poursuivie par diverses farces dont, à titre d'exemple le décrochage des volets des maisons particulières, en catimini et leur transport, en mélange, sur la place du village. A charge pour chacun, le lendemain, muni d'une brouette, d'aller

récupérer son bien et de le remettre en place. Parfois aussi, des bouquets sont accrochés à la barrière des jeunes filles à marier !

Ma grande sœur qui a maintenant vingt-neuf ans est toujours à la maison car elle n'a pas encore trouvé « chaussure à son pied ». Bien que la tradition de « Coiffer Sainte Catherine »¹³ à vingt-cinq ans se perde, il en est quand même toujours un peu question ici et là, dans les chaumières et les parents s'impatientent, s'interrogent : pourquoi est-elle si difficile dans ses choix ? Elle a pourtant un prétendant, qui voudrait bien, qui attend, mais... Bref, cette possible idylle n'aboutira pas. Il semblerait que l'alcoolisme du père de son prétendant y soit pour quelque chose. Elle se dit qu'elle courrait peut-être un risque.

Elle rencontrera son futur époux cette année-là, lors du mariage d'une cousine. Elle l'épousera l'année suivante, en 1959. Et sous le chapiteau dressé dans la cour de la ferme, pour l'occasion, lors du repas du soir, je ferai la connaissance, jambes emmêlées sous la table, d'une cousine de mon tout nouveau beau-frère. D'autres sensations, d'autres émotions, en toute discrétion !

J'ai seize ans et je suis conscient que la vie me sourit. J'ai déjà parlé des commerçants ambulants qui sillonnaient les villages à cette époque puisque la grande majorité des habitants n'avaient pas de voiture et que le nombre de commerçants se réduisait à l'épicerie-café-cabine téléphonique du village, le tout concentré en un seul lieu. Les boulangers, l'épicier, le poissonnier, passaient à des jours et à des horaires réguliers. D'autres, s'annonçaient de façon aléatoire comme l'acheteur de peaux de lapin par exemple. Nous l'entendions arriver de loin, à pied, tenant son vélo par le guidon et criant très fort : « Peaux d'lapins, Peaux ! » Un jour, nous lui avions confié une peau de mouton pour qu'il la fasse tanner et pour que nous l'utilisions ensuite comme descente de lit. Malgré nos demandes répétées, nous ne l'avons jamais récupérée, malgré ses promesses; peut-être ne s'en était-il pas occupé tout de suite et, sans traitement adapté, la peau se serait sans doute détériorée ?

J'ai souvenir aussi du ramasseur de ferraille qui passait une fois par mois environ. Un métier qui peut mener loin. J'en ai pour preuve la réussite exemplaire de Guy Derichebourg qui a commencé de cette manière au début des années 50, qui sillonnait la région parisienne au volant d'une petite estafette. Cinquante ans plus tard, j'entends à nouveau ce nom de Derichebourg. Je suis alors président d'une

¹³ Cette expression trouve sa source dans une tradition datant du Moyen Âge et qui voudrait qu'à la date du 25 novembre, les jeunes femmes vierges de 25 ans arborent un couvre-chef de couleur jaune et verte. Sainte-Catherine était une jeune femme vierge, symbole de pureté et sainte patronne des jeunes filles. (source L'Internaute.com)

association d'insertion qui emploie une quarantaine de salariés : « ENVIE »¹⁴ . L'entreprise Derichebourg a fait du chemin, elle est devenue entre-temps une très grosse entreprise de récupération en tout genre qui emploie des centaines de salariés. Ses camions sillonnent toute l'Europe. Quelle extraordinaire réussite ! Inutile de dire que les entreprises d'insertion de type ENVIE qui disposent de peu de moyens ont du mal à rivaliser avec ces mastodontes de la récupération de matériel électroménager, même si la valeur ajoutée de notre association réside dans la remise en état et la revente de ces matériels d'occasion dans un magasin dédié afin de remettre le pied à l'étrier à des chômeurs de longue durée.

Toujours à propos de commerçants ambulants, je voudrais parler de Ploum-Ploum, ainsi surnommé parce qu'il chante souvent la chanson « Ploum Ploum tralala, voilà c'qu'on chante.. » de Georges Gosset. Je n'ai jamais connu le vrai nom de ce commerçant ambulant. Je le revois : c'est un personnage très joyeux, très rieur, petit, un peu rond, cheveux noirs frisés, plutôt de type italien. Toujours gai, un brin farceur. Il porte un énorme ballot de vêtements sur une épaule. Ballot qu'il ouvre et déballe, à la demande, de maison en maison. En ce mois de juillet, ma mère découvre lors du déballage, un costume gris à carreaux, un costume « Prince de Galles ». Elle me demande de l'essayer. Il me va... Ce sera mon premier costume, jusque-là je portais des pantalons et une veste dépareillée. Un costume Prince de Galles, rien que le nom me faisait me redresser ! Un costume que je pourrai revêtir lors du mariage d'une cousine, le mois suivant me précise ma mère.. Je n'en crois pas mes yeux, je ne m'y attendais pas du tout. Est-ce le hasard ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit ce cadeau me fait énormément plaisir dans ce qu'il a de symbolique, je passe dans le clan des grands... Eh oui, je grandis, et la chance me sourit, j'en ai pleinement conscience, je frime... ! (sans faire trop le malin quand même !)

Ma sœur aînée s'est mariée en 1953, elle a donné naissance à deux enfants, une fille et un garçon, à dix-huit mois d'intervalle. Cette nièce et ce neveu viennent passer une partie des vacances d'été à la maison pour permettre à leurs parents d'être plus disponibles pour la moisson.

C'était le début des voitures automobiles, peu de gens avaient les moyens de s'en procurer une. La première fois que nous sommes allés voir ma sœur après son mariage et son installation à quatre-vingts kilomètres de chez nous, c'est un oncle qui nous avait prêté sa voiture. Comme lui-même n'avait pas de permis de conduire mais que son frère, célibataire, qui vivait sous le même toit en était

¹⁴Acronyme d'ENVIE : Entreprise Nouvelle Vers l'Insertion Economique, concept créé par Darty et Emmaüs Alsace concept qui a fait des émules dans toute la France. Dans ces entreprises nous employons des chômeurs de longue durée avec des contrats de deux ans. Ces derniers réparent le matériel électro-ménager récupéré chez les commerçants et nous revendons les appareils d'occasion à bas prix dans une boutique ouverte au public.

détenteur, c'est ce dernier qui nous avait emmenés. A notre arrivée, nous sommes très émus de retrouver ma sœur, elle également, car sa nouvelle vie avec la séparation de la famille est difficile. Quand le camion qui emportait son déménagement au lendemain de son mariage a quitté la maison familiale, la nouvelle mariée, ma sœur, pleurait à chaudes larmes. Il lui était très difficile de quitter son village, sa famille, ses amies, pour aller reprendre une ferme avec son mari à quatre-vingts kilomètres, le bout du monde pour l'époque et surtout pour elle. Aujourd'hui, elle reçoit sa famille pour la première fois, l'émotion est ravivée, les mots ne sortent pas, il faut un moment pour que chacun reprenne ses esprits. Ma mère surtout, est très chagrinée car elle découvre dans quel état de délabrement se trouve la ferme dans laquelle sa fille aînée et son mari viennent de s'installer. Les murs en torchis sont troués de partout, les lattes de bois qui soutiennent l'argile apparaissent en de maints endroits. Le grand porche en bois de l'entrée est dans un piteux état. La cour est sale. De la cour, on aperçoit les truies dans leur étable par les trous dans les murs. Le purin du fumier s'écoule sur la rue. Un spectacle de désolation ! Ma sœur et mon beau-frère nous rassurent cependant en nous indiquant qu'il est prévu dans le bail qu'ils ont signé que le propriétaire s'engage à ce que l'ensemble de la ferme, en dehors du logement d'habitation, soit abattu et reconstruit à neuf, en béton, dans un délai de trois ans, avec l'argent qu'il a reçu des dommages de guerre.

La deuxième fois que nous avons rendu visite à notre sœur, c'est lorsque mon père a acheté sa première voiture, quelques mois plus tard, une traction avant d'occasion, une onze légère, qu'il ne gardera pas longtemps. Le moteur des automobiles de cette époque avait tendance à chauffer et, le matin, nous avons dû faire une halte à mi-chemin pour le laisser refroidir. Au retour, les choses se sont compliquées. Il faisait nuit et il s'est mis à pleuvoir. Les essuie-glace ont rendu l'âme au bout d'un quart d'heure. Nous nous sommes arrêtés sur un petit parking, en pleine campagne, le long de la route nationale. Le moteur d'essuie-glace sentait le brûlé. Impossible de se faire dépanner en pleine campagne, en pleine nuit, un dimanche soir. Toute la famille a accepté cet imprévu avec philosophie et a dormi dans la voiture en attendant le petit matin et surtout, l'arrêt de la pluie. Une belle épopée.

Nous avons trouvé notre sœur et notre beau-frère un peu mieux « installés » dans leur nouvelle vie. Les travaux promis n'avaient pas commencé mais ils avaient noué des relations amicales avec des voisins, un couple de cultivateurs en particulier, originaire lui aussi du Pas-de-Calais, qui leur servait un peu de tuteurs et les initiait à la vie du village et à ses habitudes. De ce fait, mes parents étaient revenus de cette seconde visite plus rassérénés que lors de la première. Une perspective de vie possible se dessinait pour leur fille.

Lors d'une autre visite, nous fûmes bloqués au passage à niveau de Flixecourt par une manifestation organisée conjointement par le syndicat CGT (Confédération Générale du Travail) des usines Saint Frères¹⁵ et le Parti Communiste Français (PCF). La route nationale était envahie par une foule d'ouvriers qui arboraient des drapeaux rouges à l'enseigne du PCF et de la CGT et scandaient des slogans qu'il m'était difficile de comprendre. Une chose est sûre, ils n'avaient pas l'air contents. Mon père nous expliqua alors, dans la voiture, que ce type de manifestations organisées par les « Cocos » (les communistes) ne lui plaisaient pas du tout ; il nous enjoignait de rester calmes, pensant que la situation pouvait se dégrader et que notre voiture se verrait alors caillassée, voire cabossée. Nous n'étions pas très rassurés, un peu angoissés même. Tout le monde se tenait coi dans la voiture, dans l'expectative. Cette situation imprévue m'interrogeait beaucoup. Je posais des questions à mes parents, j'étais surpris, je voulais comprendre du haut de mes douze ans. Ma mère ne disait rien. Les réponses qui me furent données par mon père, plus bavard, n'allaient pas dans le sens d'une compréhension du mouvement ouvrier auquel nous étions confrontés... Petit à petit, les manifestants acceptèrent de laisser passer les voitures, une par une, au ralenti, entre deux haies de manifestants ; au passage, ces derniers nous distribuaient un tract qui expliquait leur mécontentement. Un moment très impressionnant pour moi. C'est peut-être à partir de cette expérience que je n'irai jamais plus loin que le parti socialiste dans mes idées de gauche.

À la fin de la troisième, je suis allé passer un mois chez eux. Une expérience douloureuse, liée à un sentiment d'exploitation, que je ne renouvellerai pas, mon frère qui a fait la même expérience l'année précédente, n'a pas souhaité, lui non plus donner suite à ce stage d'aide à la moisson chez notre sœur et beau-frère. Sans entrer dans les détails, disons, par euphémisme, que nous n'avons pas beaucoup d'atomes crochus avec notre beau-frère qui nous reproche, par exemple, de trop manger, de mettre trop de beurre ou de confiture sur nos tartines, en un mot qui nous reproche de lui coûter trop cher en nourriture. Nous ne sommes pas habitués à ce type de reproches, même si, dans notre éducation il nous a toujours été enseigné par nos parents de ne pas nous montrer dispendieux. J'ai souvenir

¹⁵ En 1857, les frères Saint installèrent leur première usine de tissage de toile de jute dans le département de la Somme, à Flixecourt à mi-chemin entre Abbeville et Amiens, dans la vallée de la Nièvre. En 1861, ils acquirent l'usine d'Harondel à Berteaucourt-les-Dames, en 1864 ce fut la filature de Saint-Ouen qui devint leur propriété. L'essentiel des sites de production de la société Saint Frères était situé dans le département de la Somme principalement dans les vallées de la Nièvre et de la Somme. Dans les treize usines Saint fonctionnaient 2 900 métiers à tisser, et 9 000 ouvriers y étaient employés. Saint Frères était la première entreprise industrielle du département. L'entreprise resta compétitive jusqu'à la fin des années 1950, époque où les fibres en polymère s'imposèrent pour la fabrication des emballages rendant les toiles de jute obsolètes. (Source Wikipédia).

que mon beau-frère m'ait envoyé déchaumer¹⁶ avec un vieux binot à trois socs tout rouillé tiré par deux chevaux. Comme le terrain est envahi de chiendent, l'appareil se bouche constamment. La vis sans fin qui devrait permettre de le relever pour le désencombrer est complètement rouillée, inutilisable. Tous les cents mètres, je suis contraint de m'arrêter, de soulever l'appareil par une roue arrière, de le basculer sur l'autre roue arrière, de faire avancer les chevaux pour que l'appareil se libère de ce bouchon de terre, d'éteules¹⁷, et de mauvaises herbes agglutinées. Ensuite je repose la roue et je continue.

Au début de l'après-midi, je soulève l'appareil facilement en tenant la roue par deux rayons opposés. Au bout d'une cinquantaine d'opérations de ce type, je suis à bout de forces, épuisé. Pour faire cette manœuvre, je suis alors obligé de m'y prendre en deux temps, je soulève la roue, la pose sur mes genoux et je poursuis le levage dans un deuxième temps. J'ai des bleus sur les genoux. Je n'ose pas retourner à la ferme avant d'avoir fini de crainte de me faire disputer par mon beau-frère. J'en pleurerais, de colère, de rage de voir qu'un adulte de trente-cinq ans ne se rende pas compte de ce qu'il demande à un gamin de quinze ans. Heureusement, tout n'est pas négatif dans ce séjour de vacances chez ma sœur car, dans la petite pâture en face de la maison, pâture qu'il faut traverser pour se rendre au jardin potager, je peux déguster autant de prunes que je veux, de magnifiques prunes rouges, énormes, mûres à souhait, des « Prunes de Monsieur »¹⁸.

Un autre très bon souvenir de ces vacances me revient. La ferme de ma sœur se trouve à 1,5 km de la Somme, le fleuve. Ma sœur décide donc qu'un dimanche après-midi nous irions rendre visite à une tante, une sœur de mon père, qui habite à Villers-sous-Ailly, à une douzaine de kilomètres, en longeant la Somme ou son canal, par le chemin de halage. Une promenade à trois, ma sœur, sa petite fille en poussette et moi-même. Une très belle promenade. Nous avons pu, chose

¹⁶ En agriculture, le déchaumage est une technique culturale consistant en un travail superficiel du sol destiné à enfouir les chaumes et restes de paille afin de favoriser leur décomposition. Le déchaumage se pratique à l'aide d'un déchaumeur, instrument aratoire de divers types, à disque ou à dents. Il intervient après la moisson et avant les labours profonds. (source Wikipédia)

¹⁷ Ces éteules, c'est la partie du chaume qui est restée fixée à la terre après la moisson, après le passage de la lame de la moissonneuse-lieuse. Elles sont hautes d'une quinzaine de centimètres environ. On parle aussi de chaumes dans certaines régions pour les désigner.

¹⁸ Les Prunes de Monsieur sont une sorte de prune ronde, d'un beau violet. Elles ont été créées pour rendre hommage au Duc d'Orléans, le frère de Louis XIV, qu'on appelait « Monsieur ». Leur nom provient du fait que le Duc d'Orléans aimait les pruneaux d'Agen au point d'en attraper des indigestions.. Les Prunes de Monsieur sont en fait une variante de la Prune de Damas, qui devient la prune d'ente une fois séchée, et qui est à l'origine du pruneau dont Agen a fait sa spécialité (source Wikipédia)

extraordinaire que je ne reverrais jamais de ma vie, croiser une péniche halée par deux chevaux de trait. Deux magnifiques juments percheronnes, tout en muscle et en force tranquille qui marchent au pas. Le câble qui relie les chevaux à la péniche est extrêmement long, au moins 100 mètres, de façon à ce que la péniche ne soit pas tirée vers le bord du canal et reste au milieu, avec l'aide du gouvernail du marinier. Elle glisse sur l'eau, silencieuse, et l'on n'a pas l'impression que cela demande de gros efforts aux chevaux. Peut-être aussi que ce câble aussi long facilite la traction du bateau ? Quoi qu'il en soit, ce fut un spectacle inoubliable. Agrémenté de surcroît par le décor bucolique de ce fleuve large et calme, bordé des deux côtés par deux rangées d'immenses peupliers. Une promenade, un peu longue certes, mais dont je garde un merveilleux souvenir.

Nous avons mis à peu près trois heures pour effectuer le trajet et ma tante, qui était avertie et nous attendait, avait préparé une collation réconfortante. Mon oncle nous ramena chez ma sœur en voiture dans la soirée.

Rentrée à l'ENG (Ecole Normale des Garçons) d'Arras.

Cette fois, c'est mon père qui est venu me conduire à la gare d'Etaples pour que je prenne le train pour Arras. Je connais déjà la ligne mais je suis quand même un peu anxieux devant cette nouvelle aventure. Heureusement, nous sommes quelques-uns à regagner Arras, en cette veille de rentrée. Nous nous tenons chaud. Les uns montent à Etaples, d'autres à Montreuil, d'autres à Hesdin, et à l'arrivée, à Arras, cette longue cohorte de jeunes gens porteurs de valise en carton (les valises en plastique, les valises à roulettes ne feront leur apparition que bien plus tard) se dirige vers la Rue des Carabiniers d'Artois, en empruntant la longue rue Saint Aubert, d'abord, puis la Rue d'Amiens. Très vite nous apprendrons à connaître cet itinéraire par cœur et surtout nous connaîtrons exactement le temps nécessaire pour relier ces deux points, la gare et l'école, car notre train omnibus, la Micheline, aura souvent dix minutes ou un quart d'heure de retard le lundi matin et il nous faudra accélérer le pas sérieusement pour arriver à l'école avant dix heures, heure du début des cours ce jour-là.

Je retrouve les lieux déjà visités en juin pour le concours. Ce qui m'avait frappé en découvrant cette école, c'était l'espace, l'ouverture, le grand parc avec ses marronniers, ses pelouses, la possibilité de respirer, alors que je venais de passer quatre années enfermé dans un espace restreint ceint pas des murs de toutes parts, un ancien cloître sans aucune végétation. Ici, il y a aussi des clôtures, des murs,

des grilles mais la première impression est toute différente. Cela dit les bâtiments sont très imposants. Nous allons vivre dans la « Cour des Grands »...

Les dortoirs attribués aux élèves de première année se trouvent sur un côté de la cour, face au terrain de hand-ball, tout neufs. Ils datent de deux ans, à peine. Je crois. Nous sommes sept par chambre, des locaux très agréables, pas de lits superposés. Je fais partie de la classe de première A (nomenclature spécifique à cette école...puisque je suis en seconde) et je m'apercevrai le lendemain matin que l'administration n'a pas tenu compte de ma demande d'intervertir mes langues vivantes pour ce nouveau cycle. Je souhaitais que ma première langue vivante devienne l'allemand dorénavant. Je reformulerai une nouvelle fois la demande dès le lendemain et mon souhait sera exaucé, je transiterai vers la première D, sur le champ, celle dans laquelle se trouvent les germanistes langue 1. Je resterai néanmoins dans le dortoir dans lequel j'ai été affecté dès le départ. Je ne regretterai jamais d'avoir choisi l'allemand en première langue car notre professeur, Monsieur Rau, qui n'a que quelques heures de cours à l'Ecole Normale, vient de l'extérieur, il enseigne aussi dans un lycée, en ville. Nous l'apprécions car son enseignement est très diversifié, nous apprenons beaucoup de poèmes que j'ai toujours en mémoire soixante-cinq ans plus tard, comme La Lorelei, par exemple. Il nous fait aussi beaucoup chanter en allemand, nous fait écouter de la musique écrite par des compositeurs allemands, nous incite à fréquenter le ciné-club de l'école pour nous imprégner de l'allemand au travers des films en version originale... Il m'en est resté un goût prononcé pour la langue allemande et chaque fois que j'ai passé des vacances en Allemagne ou en Autriche, au bout de quelques jours, tout le vocabulaire remonte à la surface et me permet de converser un minimum avec les habitants ou avec les hôteliers. Aujourd'hui encore, ma compagne et moi participons au jumelage de notre ville avec une ville allemande. Une belle occasion de revisiter la langue allemande !

A contrario, je continuerai de prendre les cours d'anglais en langue vivante 2, je ne garde pas un souvenir impérissable de mes professeurs dans cette matière, enseignée selon moi, de manière beaucoup moins dynamique.

En tant que nouveaux arrivants dans l'école, nous avons pour nom : les « Mulets ¹⁹ », les deuxième année sont surnommés « les Bardots ²⁰ », les troisième année, les « Vétérans », les quatrième année, les « Fonctionnaires ». Le bruit qui circule entre nous concerne le bizutage dont nous apprenons qu'il existe en ces lieux et que personne ne peut y échapper. L'inquiétude nous étreint. Surtout que

¹⁹ Hybride mâle, stérile, produit par l'accouplement d'un âne et d'une jument. (La femelle est la mule.) (source dictionnaire Larousse)

²⁰ Hybride stérile issu de l'accouplement d'un cheval et d'une ânesse, d'allure plus chevaline que le mulet. (Source dictionnaire Larousse)

le plus grand mystère règne en ce qui concerne ce bizutage. Il serait, selon les uns, très anodin, selon autres, assez humiliant.

A l'Ecole Normale, il est de tradition également que chaque arrivant soit relié à son ascendant pédagogique (son « père pédagogique ») par son numéro de classement au concours, ainsi qu'à son « grand-père pédagogique ». Dès le soir de la rentrée, mon père pédagogique se présente à moi. Je fais sa connaissance, très intimidé. Il est grand, costaud, très calme, pourvu d'une grosse moustache à la gauloise, de longs cheveux blonds de viking. D'emblée, il me rassure : « Tu es mon fils pédagogique, je suis là pour te faciliter l'installation dans ces nouveaux lieux. Je m'appelle Pierre, mais tout le monde me connaît sous le nom de Pierrot. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, viens me voir, je t'aiderai et je te conseillerai. En ce qui concerne le bizutage, tu ne crains absolument rien, si jamais cela était le cas, n'hésite pas à m'en parler. » Je le remercie vivement et je sens en lui un appui sérieux. Cela se révélera exact tout au long de cette année, même si, après quelques mois, quand nous aurons pris nos marques et commencerons à bien connaître les us et coutumes de l'école, nous pourrons voler de nos propres ailes. Mais je n'ai jamais oublié cet accueil empreint d'une grande attention à l'autre, d'une grande humanité, en toute simplicité.

En principe, nous avons aussi une « femme pédagogique » avec laquelle nous pouvons faire connaissance lorsque, elles et nous, serons autorisés à arpenter les rues d'Arras le dimanche suivant après-midi. Mais encore faut-il que le nombre de normaliens entrants cette année-là soit le même que celui des normaliennes faisant leur entrée à l'Ecole normale des filles. Ce qui n'était pas cas et comme mon numéro d'entrée était très loin dans la liste, je n'eus pas le loisir de rencontrer mon homologue féminine... qui n'existait pas.

A défaut de rencontrer ma « femme pédagogique » trois mois plus tard, j'aurai fait connaissance avec une bonne vingtaine de collègues de l'Ecole Normale de Filles et certains d'entre nous, dont je fais partie, aurons déjà emmené une « future collègue » dans le jardin des Allées ou sur les bords de la Scarpe pour marivauder en toute tranquillité.

De la même façon que j'ai cité la monographie de Monsieur Thomas, notre directeur de l'époque, je voudrais aussi dire le plus grand bien du site que j'ai consulté avant de poursuivre dans l'écriture de mes souvenirs de normalien, dans ce que j'appelle mes « pensées vagabondes ». Il s'agit du site de l'Amicale des Anciens Elèves des Ecoles Normales d'Arras : « Amicale Anciens Elèves Ecoles Normales Arras » ; <http://www.aaeena.ovh>

Premier jour effectif de la rentrée scolaire : A 7H45 un énorme coup de klaxon de camion retentit. Nous sommes invités à nous ranger par classe, sous l'immense

verrière qui fait aussi office de terrain de basket, face aux trois perrons. Les deux des extrémités donnent accès aux classes. C'est sur le perron du milieu que le directeur, Monsieur Thomas se présente, accompagné du surveillant général, (le surgé). Notre Directeur, à qui je donne environ cinquante ans, est plutôt petit, bien enveloppé, mais surtout très droit, très raide, dans son costume trois pièces à rayures. (Peut-être porte-t-il des talonnettes ? Je ne sais pas). Quoi qu'il en soit, il ne donne pas envie de plaisanter. Il nous souhaite la bienvenue et une très bonne année scolaire. Il nous rappelle que nous sommes de futurs enseignants et qu'à ce titre nous devons nous montrer exemplaires dans le travail et la conduite. Le surveillant général prend le relais pour les informations administratives.

Très vite, je prends la mesure du grand changement en termes de liberté, d'autonomie, par rapport à ce que j'ai connu précédemment, au Collège Moderne de Montreuil-sur-Mer. Sur de nombreux plans, même si, sur certains points comme sur le port obligatoire de la blouse, de la cravate, la discipline est très stricte, j'y reviendrai car je l'apprendrai à mes dépens.

La vie de l'école est rythmée par quinzaine, au rythme des grandes sorties, du samedi après le repas, vers 13h30, au lundi matin, dix heures. Le samedi intermédiaire, nous avons un devoir surveillé sur table, de deux heures, de 13h30 à 15h30, pour l'entraînement au baccalauréat.

Peut-être parce que je considère que pour être en forme, pour bien travailler, il faut d'abord bien se nourrir, je trouve la nourriture qui nous est servie excellente. Je me sens très loin des expériences culinaires du collège, expériences qui me dégoûteront pour un long temps des épinards, des nouilles (celles qui nous étaient servies baignaient dans de l'eau tiédasse), des choux de Bruxelles, du chou braisé, des lentilles, de la galantine, tous mets que j'apprendrai à aimer beaucoup plus tard. Seuls le lapin et le poulet, servis les dimanches et jours de fête étaient particulièrement appréciés.

Ici nous bénéficions d'une véritable restauration de qualité. Le personnel de cuisine est très sympathique, les serveuses, très souriantes, très affables. Le réfectoire, qui accueille quatre cents convives est bordé de baies vitrées sur trois côtés, ce qui le rend vaste et lumineux. Cela donne aux repas une atmosphère très détendue et le plus souvent, très calme. Exception faite de quelques jours de fête par an, quand l'un des élèves qui se sent des talents de comique, monte sur une chaise pour imiter Darry Cowl. Très drôle, et bruyamment applaudi !

Le directeur passe très souvent sur le temps du déjeuner. Il fait le tour de la salle à petits pas rapides, toujours très raide, il a l'œil (du Maître...), salue rapidement les surveillants qui déjeunent ensemble au fond du réfectoire et repart. Un jour, un samedi de grande sortie, son regard sera attiré par le pull-over rouge que je

porte ce jour-là, sans blouse puisque je pense quitter l'école dès la fin du repas. M. Thomas m'interpelle et me demande de passer le voir dans son bureau, à 15h30 : une façon bien élégante de me dire que je suis collé deux heures ! Je me rend effectivement dans son bureau à 15h30, il est très étonné, il a complètement oublié qu'il m'avait mis en retenue et il me libère. Le train est parti depuis longtemps, je n'ai plus qu'à rentrer en auto-stop à Etaples où mon père viendra me chercher. Ce jour-là j'ai bénéficié d'une chance inouïe car, à peine arrivé à la sortie de la ville, un gros camion vert s'arrête. Surprise ! Le conducteur n'est autre que le frère d'Alexandre, mon voisin d'en face, au village. Il s'appelle Gabriel, (Gaby), il conduit un camion pour le silo agricole d'Etaples et rentre à sa base. Comme j'ai économisé l'argent du train, je lui propose que nous nous arrêtions à mi-chemin afin que je puisse lui offrir une bière. Il accepte volontiers.

A propos du port obligatoire de la blouse, en troisième année, avec deux ou trois camarades, nous aurons un petit moment de contestation silencieuse en décidant de rompre avec le terne, avec le gris. Dorénavant nous revêtirons une chemise blanche, nous décidons de troquer la cravate contre le nœud papillon et de passer au port de la blouse blanche. Alors que ces dernières sont surtout portées par les surveillants. Nous respectons le règlement puisque le port de la blouse est obligatoire, certes, mais la couleur de celle-ci n'étant pas précisée dans le règlement intérieur nous en profitons. Il s'agissait pour nous d'une forme de petite provocation pour le plaisir, Une manière d'exister. Ladite provocation ne suscita aucune réaction particulière de la part de l'administration de l'école. Je pense avec le recul que nous devions être un peu déçus de cette non-réaction...

Très vite, également, nous nous rendons compte que les enseignants, dans leur grande majorité, sont très sérieux, très à l'écoute des élèves, mais aussi, très exigeants : « Le bac est une fleur que l'on cueille en passant » disait notre professeur de physique-chimie, Monsieur Masclef surnommé par nous « Tonton Molécule » . Toujours armé de son grand bâton, tel un berger qui surveille ses ouailles, pour nous ramener devant le grand tableau de Mendeleïev²¹, installé au-dessus du tableau noir ; il marche de long en large dans le bas de l'amphithéâtre. Il nous impressionne beaucoup, mais il est très clair dans ses explications. Cette année-là, je trouve la physique et la chimie très faciles. Un jour de colère, parce que trois élèves interrogés successivement ne savent pas répondre, il se fâche, lance son bâton tel un javelot sur le tableau noir et nous renvoie en étude ! Nous sommes sidérés par cet accès de colère. Au cours suivant, nous revenons dans

²¹ Ce tableau est la représentation la plus usuelle de la classification des éléments chimiques. La conception de ce tableau est généralement attribuée au chimiste russe Dimitri Ivanovitch Mendeleïev, (1869). Il représente tous les éléments chimiques, ordonnés par numéro atomique croissant et organisés en fonction de leur configuration électronique, laquelle sous-tend leurs propriétés chimiques.

l'amphithéâtre, interrogatifs sur la suite des événements, rien ne se passe, aucune allusion à l'éclat du cours précédent, la vie reprend son cours.

Je me souviens qu'un jour, il nous explique qu'il va installer dans le hall qui mène aux classes, en face de la coopérative scolaire, un pendule de Foucault, une réplique du pendule que l'on peut voir au Panthéon. Pour cela, il va se faire aider des agents de service. Le résultat ira au-delà de nos espérances car le fil long d'une quinzaine de mètres sera suffisant pour que le poids qui lui est attaché oscille pendant des heures et marque de sa trace les repères sur les deux bandes de sable et nous montre, s'il en était besoin, que la terre tourne sur elle-même. Une formidable réussite vivement applaudie. Une pédagogie remarquable !

Vivement applaudie également, l'expérience²² que Monsieur Masclef va réaliser sur le perron central, sous la verrière. Un très grand moment, très théâtralisé, très solennisé, par le professeur. C'est la grande expérience de l'année que tout le monde attend, l'explosion du siècle !

J'ai découvert aussi cette année-là, à l'Ecole Normale, le cadran solaire. Ce dernier est installé sur une plaque de ciment, à même le sol, devant le bâtiment des dortoirs neufs par l'un de nos professeurs de mathématiques, Monsieur Samier, professeur très souriant, très sympathique, très décontracté, souvent en retard, très fêru en la matière. Je découvre ce qu'est le gnomon²³ et je me promets d'installer un jour chez moi un cadran solaire, si possible sans inscription car certaines me paraissent trop réalistes, par exemple « Vulnerant omnes, ultima nequit²⁴ ». Je pourrai réaliser ce vœu quarante plus tard et consulter de temps à autre ce cadran solaire installé sur le mur de notre maison, face au sud et vérifier qu'il indique bien l'heure, l'heure du soleil, ce qui oblige à retirer une ou deux heures du temps de notre montre, selon les saisons, pour que les horaires correspondent. Il fonctionne très bien...quand il y a du soleil !

Je découvre que notre Ecole normale est une ruche très active en dehors des cours et des heures d'études. Ces dernières sont souvent non surveillées, un surveillant passe de temps à autre, jette un œil et repart. D'ailleurs elles sont le plus souvent très studieuses mais il y a aussi des exceptions quand par exemple mon voisin de table qui possède une voix magnifique et qui fait partie de la chorale de l'école

²² L'expérience classique de la réaction du sodium avec l'eau est l'une des démonstrations les plus spectaculaires de la chimie. Lorsque du sodium est plongé dans l'eau, une réaction exothermique se produit, ce qui signifie qu'elle libère une grande quantité de chaleur. Cette réaction peut être si violente qu'elle provoque une explosion. (source : Neuralword)

²³ Un gnomon est un instrument astronomique qui visualise par son ombre les déplacements du Soleil sur la voûte céleste. Sa forme la plus simple est un bâton planté verticalement dans le sol.

²⁴ Toutes les heures qui passent blessent, la dernière tue !

entonne l'une de ses (et de nos) chansons préférées : Malaguena. Il arrive aussi que notre ami Emile sorte son accordéon et nous fasse profiter de quelques airs de musique.

Mon voisin d'étude en première année M. est calé en mathématiques, il jongle avec la géométrie dans l'espace, il passe beaucoup de temps à m'expliquer, j'y suis sensible mais les maths ne seront jamais mon domaine. Un jour il m'explique qu'il est ami avec une très belle jeune fille de notre âge et qu'il lui a parlé de moi. Il m'a montré sa photo, je la trouve effectivement très jolie, de longs cheveux blonds bouclés, une taille élancée, très souriante, bref un très beau portrait. Il souhaiterait que nous nous rencontrions pour faire connaissance. Lors d'un week-end de grande sortie, nous décidons donc que je m'arrêterais à la gare d'Hesdin et qu'il me présenterait son amie. Une halte de deux heures et je reprendrais le train suivant pour Etaples.

Le jour dit, je suis un peu anxieux. A la descente du train j'aperçois la jeune fille qui vient à notre rencontre, vêtue d'une magnifique robe blanche. M. fait les présentations, puis il s'éclipse discrètement. Je laisse ma valise dans la gare et nous partons nous promener, dans les rues d'Hesdin d'abord, puis nous prenons le chemin de la forêt, main dans la main. Nous bavardons, nous faisons connaissance.

Ce fut une très agréable balade, romantique à souhait, sous les frondaisons de cette magnifique forêt. Le temps passa très vite, nous revînmes à la gare et nous nous séparâmes en nous faisant la bise. J'en garde un souvenir ému. Et pourtant, cette petite promenade ne connut jamais de suite, je ne me souviens plus si c'était de son fait, ou du mien. Je crois que c'était parce que, de son côté comme du mien le coup de foudre attendu ne s'était pas produit...Quoiqu'il en soit nous en restâmes là avec, pour ma part un très beau souvenir de promenade sentimentale. Mon camarade M fut très déçu, il voulait nous marier, il trouvait que nous allions bien ensemble que nous formions un beau couple...mais cela ne fonctionne pas souvent à la demande !

Comme je le disais plus haut, de nombreuses activités nous sont proposées. Sur le plan sportif, nous disposons d'un terrain de football de l'autre côté de la rue, d'un terrain de hand-ball, d'un terrain de basket, d'une grande salle de sport.... Chacun se souvient des ambiances de feu qui accompagnaient certains matches dans les différentes disciplines. La plus impressionnante reste à mes yeux celle sous la verrière lors des grands matches de basket. Euphorie générale dans cet espace quasiment clos et couvert ! La foule des supporters debout sur les perrons qui hurlent pour encourager leurs troupes. Peut-être y étais-je plus sensible également puisque je pratiquais ce sport ? Me restent aussi en mémoire les arrêts

extraordinaires d'un gardien de but fabuleux dans la cage du terrain de Handball. Je ne me souviens que de son nom : Bastien, qu'il m'en excuse ! Quelle admiration nous avons pour ce gardien, pour ses réflexes, pour sa détente, pour sa souplesse ! Mais aussi pour d'autres grands joueurs, de hand (Hanot), de foot, (Dola), de basket, (Delpierre, Duchène, Lévêque...), je cite les noms qui me viennent en tête en écrivant ces lignes; je suis sûr que d'autres noms célèbres à nos yeux referont surface bientôt dans ma mémoire.

La grande salle de sport de l'école se trouve au fond du parc à côté de la salle des Fêtes qui fera office de salle de danse pour nos boums avec les normaliennes et de salle de bal pour la « Nuit de l'Enseignement ». Ce bouillonnement que j'évoque, cette vitalité, sont aussi vrais sur le plan artistique et culturel. Des clubs de toute sorte, un club des poètes, un orchestre très prisé, une chorale : Le Clan du Carillon, un club théâtre qui me permettra au fil des années de prendre contact avec cette activité artistique et de l'apprécier pour le reste de ma vie. Nous pourrons applaudir entre autres, *Le Singe velu* d'Eugene O'Neill, (extraordinaire Charly B. dans le rôle principal), *Père* d'Auguste Strindberg, *Knock* de Jules Romains...toutes ces pièces mises en scène par Monsieur Lebeuf, notre très dévoué professeur de français, avec l'aide du directeur pour la mise en scène et celle de Messieurs Binet et Nulluy, pour les décors. Pour le professeur de français nous ne sommes pas du tout étonnés car nous savons qu'il est grand amateur de théâtre, il nous en lit souvent quelques scènes qu'il tire d'un livre un peu usé de son petit cartable en cuir qui a fait son temps lui aussi. Par contre, pour notre directeur, il s'agit là d'une facette de sa personnalité qui tranche avec la présentation qu'il fait de lui face à cet essaim de normaliens.

Aux heures d'interclasse du midi et aux récréations, la coopérative, tenue par les élèves de quatrième année, propose boissons et friandises. Gros avantage : elle fait crédit ! Les bénéfices réalisés serviront au voyage de fin d'année de ces normaliens sortants.

Je ne peux passer sous silence le ciné-club qui nous proposera un film chaque semaine, le plus souvent en Version originale sous-titrée pour les films étrangers. Cette expérience me donnera envie, quelques années plus tard, d'animer un ciné-club à Etaples, avec un collègue, dans le collège où j'enseigne, grâce à la bienveillance du principal de l'époque, Daniel V., lui aussi ancien normalien, et même plus, major de sa promotion !

Nous poursuivrons notre éducation cinématographique le dimanche après-midi en fréquentant assidument le cinéma Casino, seuls ou, de temps en temps, accompagnés. Je me souviens du premier film que j'ai vu dans cette salle : *Et Dieu*

créa la femme de Roger Vadim avec Brigitte Bardot, Curd Jurgens, Jean-Louis Trintignant.

Viendront ensuite, j'en cite quelques-uns qui m'ont marqué : *Les amants*, *Ascenseur pour l'échafaud*, *le Beau Serge*, *Les bijoutiers du Clair de lune* ...

C'est l'époque où émergent les nouveaux réalisateurs, François Truffaut, Jean-Luc Godard, Claude Chabrol, Jacques Demy, Claude Lelouche...et aussi ceux qui vont devenir des acteurs incontournables, Lino Ventura, Jean-Paul Belmondo, Jean Gabin, Romy Schneider, Jean Marais, Alain Delon...

Et je ne voudrais pas passer sous silence la célèbre Riguinguette, le journal de l'Ecole, du nom de la chanson éponyme²⁵.

En réalité, c'est à la fois une période de travail très sérieux et en même temps une période d'ouverture sur le monde de la culture. Nous sommes à la fois très encadrés et pourtant nous éprouvons aussi un sentiment de grande liberté. L'internat crée de la solidarité et des amitiés profondes et durables. Tout au long de ces quatre années d'Ecole Normale, j'éprouverai un sentiment d'accompagnement, d'encouragement, j'aurai constamment présente à l'esprit l'idée que les cadres de cette Ecole ont le souci de nous faire réussir aux examens, certes, les échecs au bac se comptent sur les doigts d'une main, mais aussi, chemin faisant de nous donner les meilleures armes pour réussir dans notre futur métier d'instituteur. Ils nous rappellent constamment dans quelle voie nous sommes engagés, quelles seront nos responsabilités dans le domaine de la formation des futurs citoyens, dans le développement de leur esprit critique, notre rôle d'exemplarité. Les cours de Morale Professionnelle enseignés par le directeur Monsieur Thomas, le fameux Code Soleil nous paraissent, certes, un peu rétro, il n'empêche qu'ils existent et qu'ils laisseront des traces. La notion de laïcité prend une très grande place dans l'enseignement pratiqué ici. Toutes ces valeurs qui nous sont constamment rappelées constitueront un socle, une ossature qui seront présents à notre esprit tout au long de notre carrière professionnelle. Des valeurs sur lesquelles nous fonderons notre enseignement ou notre parcours de chef d'établissement.

J'ai fait connaissance pour la première fois de ma vie avec la natation en première année d'Ecole Normale. A trois ou quatre reprises notre professeur d'Education Physique et sportive nous a emmenés un matin, dès la première heure, à la piscine municipale d'Arras. Nous nous sommes mis en maillot de bain, (prévu dans le trousseau), et nous sommes descendus dans le bassin. Nous sommes en octobre, il fait froid, je suis frigorifié. Nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture, cette piscine

²⁵ Texte en fin d'ouvrage

extérieure n'est pas chauffée. Nous sommes debout, face au professeur qui nous explique les gestes de la brasse au bord du bassin. Nous les répétons après lui, toujours debout. Je n'ai pas souvenir qu'à aucun moment, nous nous soyons mouillés plus avant. J'en garde un souvenir très désagréable. Avec le recul, je me dis que j'ai sans doute toujours eu peur de l'eau, peur d'apprendre à nager.

Un épisode m'est revenu qui pourrait peut-être expliquer cette appréhension. J'avais une quinzaine d'années quand notre père a acheté un petit tracteur Ferguson essence et une remorque semi-portée. Grâce à ce matériel, nous allons de temps en temps chercher une remorque de sable dans une dune désaffectée du côté de la plage de Sainte Cécile. Ce sable est destiné à protéger le sol de notre grande cuisine, sans doute pour que cela soit plus facile à nettoyer, compte tenu des allées et venues avec nos chaussures, nos bottes, pas toujours très propres, malgré l'usage des grattoirs situés à côté de chaque entrée de la maison. Notre mère balayait le sable chaque matin, le jetait sur le fumier du milieu de la cour et le renouvelait par du sable propre qu'elle éparpillait à la volée, sur le sol de notre « pièce à vivre ».

Ce jour-là, mon frère et moi avions emmené avec nous notre plus jeune frère âgé seulement d'une dizaine d'années. Quand la remorque de sable fut remplie, nous décidâmes de faire un détour par le front de mer avec tracteur et remorque. Nous étions en basse saison, la plage était déserte. Nous garons notre engin agricole sur la digue et partons à pied pour aller voir la mer de plus près. C'est la marée basse, elle est vraiment très loin. Nous marchons... Nous arrivons près de l'eau, la mer est calme, nous commençons à ramasser des coques, nous en mettons plein nos poches et nous ne voyons pas le temps passer. Quand notre récolte est terminée, nous décidons de rentrer. Une énorme surprise nous attend, la marée a monté entre temps, nous sommes encerclés par un bras de mer, un véritable fleuve qui nous fait peur, une baïne. Nous enlevons nos chaussures, nos chaussettes, nos pantalons, roulons le tout en boule et les portons à bout de bras, d'une main, au-dessus de nos têtes, car de l'autre, nous tenons fermement notre petit frère par la main pour l'aider à traverser. Nous arrivons sur le sable sec et ne nous attardons pas, grosse frayeur oblige ! Ce n'est qu'arrivés sur la digue que nous nous rhabillons et repartons sans demander notre reste. Nous avons très conscience de nous être mis en danger, et surtout d'avoir mis la vie de notre petit frère en danger. Nous nous jurons de ne rien raconter jamais de cet épisode à nos parents. Dans les années qui ont suivi j'ai souvent fait un cauchemar dans lequel j'étais englouti par d'énormes vagues, par la mer.

Une quinzaine d'années plus tard, en vacances à Salviac dans le Lot, mon épouse et moi avons payé des leçons de natation à nos enfants. J'étais obsédé par l'idée

que mes enfants devaient savoir nager car je savais que s'ils étaient en difficulté dans l'eau je ne pouvais leur être d'aucun secours. J'en ai profité pour essayer, une fois pour toutes, d'apprendre à nager. Le résultat ne fut pas probant et c'est un regret qui me poursuit encore puisque, très récemment, lors d'un voyage aux Philippines, c'est grâce à l'aide d'un marin du bateau-promenade compatissant, et à une bouée, que j'ai pu admirer de sublimes récifs de coraux. Une merveille ! J'ai pris la décision de me mettre à la natation dès mon retour en France, je voulais absolument pouvoir profiter de ces merveilles, par moi-même une autre fois. En clair, j'avais honte de ne pas savoir nager. Mais quand le sort s'acharne contre vous, il vaut mieux écouter les signes qui vous parlent. Quand j'ai voulu m'inscrire à la piscine la plus proche de mon domicile, j'ai constaté qu'elle était fermée pour réparations pour un an... Je mourrai sans savoir nager !

Quelques souvenirs forts me restent de cette première année à l'Ecole Normale. La participation de toutes les classes de seconde à la Fête de la Jeunesse qui se déroulera fin juin sur le stade municipal d'Arras. De nombreux autres établissements de la ville participeront à cette grande manifestation. C'est M. Touzard, professeur d'EPS, qui en est l'animateur et le chorégraphe, car il s'agit d'un ballet avec des cerceaux. De grands cerceaux en fer de trois à quatre mètres de diamètre environ qu'il a fait fabriquer spécialement pour l'occasion. Le jour de la fête, les cerceaux seront ornés de papier crépon enroulé. Autour de chaque cerceau prendront place huit à dix élèves-maîtres²⁶. Nous répéterons beaucoup. Le résultat sera au bout des efforts car la prestation sera entièrement réussie pour le plus grand bonheur de tous. Nous serons très applaudis !

En cette fin d'année de seconde, une autre manifestation m'est restée en mémoire, et pour cause. Sur la proposition des « quatrième année » responsables de la coopérative, nous organisons une grande kermesse. Elle se déroulera le dernier samedi de juin, veille du départ en grandes vacances. Le soir précédent nous nous concertons dans la chambre au moment du coucher et décidons que, le lendemain, chacun devra s'arranger pour subtiliser dans le stand dont il a la responsabilité, une bouteille de vin, une bouteille de mousseux ou d'apéritif. Et la rapporter à la chambre. Nous envisageons d'arroser dignement cette fin d'année scolaire. Ce qui fut fait. Grande nouba le soir même ! Nous sommes six depuis qu'un camarade a dû quitter l'école car son père, cultivateur, est décédé brutalement, en début d'année, d'une crise cardiaque. Nous disposons de six bouteilles: cinq bouteilles de mousseux, une de Dubonnet. En l'espace de quelques heures, nous avons tout bu et je vous laisse juge dans quel état d'ébriété nous sommes. Pour ma part ce sera le baptême du feu, la première belle « cuite » de ma vie ! Et quelle cuite !

²⁶ Les élèves-maîtres est l'autre nom donné aux Normaliens en cours d'études.

Le lendemain matin, le rassemblement avant le départ est prévu à 10 heures, sous la verrière. Il fait déjà grand soleil et le verre amplifie la chaleur. J'ai de la peine à tenir debout, une migraine épouvantable me serre la tête. Je me demande si je vais pouvoir écouter jusqu'au bout des recommandations de dernière minute, des informations pour la rentrée, qui nous sont données par l'administration. Je tiens bon, mais à quel prix, je chancelle, je découvre les méfaits de l'alcool ; certains de mes camarades de chambre ne se sont même pas déplacés, sachant qu'aucun appel ne serait fait. C'est une bonne leçon, je la retiendrai !

Nous nous quittons et nous promettons, à quelques-uns de la même région du Pas-de-Calais, plutôt vers la côte, de rester en contact pendant les vacances.

Intermède campagnard. Vacances au travail.

Pour moi, ce seront encore des vacances de travail pour aider à la ferme, aux travaux des champs, à la moisson, au déchaumage. Il y a quelque temps notre père a fait le choix de vendre deux chevaux pour acheter un tracteur, une remorque et une charrue portées. Ces nouveaux matériels ont changé notre vie. Pour mon frère aîné et moi, le tracteur est un jouet, nous sommes totalement inconscients du danger qu'il représente. La réalité nous rattrapera très vite. J'ai failli y laisser ma vie trois ou quatre fois. A plusieurs reprises, nous aurons de grosses frayeurs. Les accidents de tracteurs sont monnaie courante à cette époque. Et parfois mortels. Un cultivateur du village est allé travailler avec son tracteur dans un champ en forte déclivité. Le tracteur s'est retourné, il est mort écrasé dessous. C'était le frère du maire de notre village, il était âgé d'une cinquantaine d'années. Horribles accidents qui se produisent d'ailleurs encore de nos jours malheureusement !

Parfois la charge est trop lourde sur un chemin en pente, la remorque « pousse ». C'est ce qui m'est arrivé un jour. Quelle frayeur ! Elle me revient, a posteriori, en écrivant ces lignes tellement j'ai eu peur ce jour-là, ! Je revenais vers le village sur un chemin en pente. A l'arrière du tracteur, une remorque à quatre roues chargée de foin, empruntée à un voisin. Comme la remorque n'est qu'à demi-chargée, je considère qu'il n'est pas nécessaire que j'aie le frein de remorque à la portée de la main. Soudain j'entends au son du moteur qu'il s'emballe, la remorque est trop lourde pour ce petit tracteur. Elle le pousse vers l'avant. Mon sang ne fait qu'un tour. J'appuie de toutes mes forces sur les deux pédales de frein du tracteur, je

m'arque bote, seule la roue droite du tracteur se bloque, la roue gauche continue de tourner, en l'espace d'une seconde, le tracteur effectue un demi-tour sur lui-même, à 180 degrés, son nez se retrouve à côté des roues arrière de la remorque. Les roues avant de la remorque ont suivi le même chemin, elles sont maintenant dirigées vers l'arrière. Elles aussi ont fait un demi-tour à 180 degrés. Tout est à l'arrêt. Je suis pâle comme un linge. Alexandre, notre voisin, qui se trouve au sommet de la remorque a compris qu'il se passait quelque chose de grave. Il saute prestement à bas et m'aide à reprendre mes esprits. J'aurais pu, moi aussi, être écrasé par le tracteur emballé !

Les grandes vacances, c'est aussi le temps de la moisson. En l'absence de chevaux, nous avons dû adapter le timon de la moissonneuse-lieuse pour que le tracteur puisse la tirer. C'est mon frère qui conduit le tracteur, mon père a conservé sa place habituelle sur le siège de la machine. Notre monde change. Pour rentrer le grain dans la grange les rotations sont plus rapides. Nous ne sommes plus bercés par le pas des chevaux lors du retour à vide en direction des champs. Plus le temps de savourer ce moment de repos réparateur. J'appréciais particulièrement ce temps, assis, les jambes dans le vide à l'arrière de la charrette, bercé par le pas des chevaux, les cahots des chemins. Néanmoins, la moisson sera dorénavant plus vite à l'abri. Le ronron des moissonneuses-batteuses est à nos portes. L'apparition des presses à fourrage va très vite nous tenter. Le virage de la grande mécanisation se précise. Il nous plaît, nous excite et nous inquiète...Comment allons-nous aborder ce tournant, aurons-nous, nous, petits paysans, les moyens de suivre financièrement ? Les récoltes se feront-elles dans de bonnes conditions ? Nous allons expérimenter progressivement en sachant aussi que nous allons perdre quelque chose de cette agriculture traditionnelle à laquelle nous sommes très attachés. Nos parents plus que nous encore. L'arrivée des presses et des moissonneuses-batteuses le mécanisme agricole d'une manière générale, aura aussi pour conséquence celle de faire disparaître le petit gibier très rapidement.

Les dimanches d'été seront de nouveau occupés par les kermesses diverses dans les villages des alentours, parfois en compagnie de camarades invités pour l'occasion. Parfois je serai invité du côté de Wicquinghem, chez des amis de l'Ecole Normale. La télévision est encore à ses tout débuts, je me souviens que dans ce village nous allions la regarder à l'école, en compagnie de la fille de l'instituteur. Je ne participerai pas encore aux bals de la ducasse, je me sens trop jeune, inexpérimenté, et je suis en plein apprentissage des danses de salon. Les bours organisées en cours d'année dans nos deux écoles normales, de filles et de

garçons, permettent cet apprentissage mutuel car nous sommes tous à peu près au même point dans ce domaine et nous n'avons pas les moyens de prendre des cours.

Dans la monographie de Monsieur Thomas, j'ai relevé un tableau très intéressant concernant la sociologie des élèves-maîtres présents à l'école en 1964-65²⁷. Cette année-là, 50% des élèves sont issus de familles d'ouvriers et d'employés, 20% sont issus de familles de cadres moyens et de fonctionnaires, 40 élèves sont fils d'agriculteurs, (7,5%), 4 élèves sur un total de 529 sont issus de familles de profession libérale ou de cadres supérieurs.

En ce qui concerne le « Grand Bal de l'Enseignement », appelé parfois : « Nuit de l'Enseignement », (au même titre que la « Nuit des Sapeurs-Pompiers », « la Nuit de la Gendarmerie » par exemple), ce sera autre chose car il est organisé par nous (les responsables de la coopérative aidés par les « mulets ») et le public extérieur est cordialement invité. Les officiels seront présents. Notre tâche consistera à aider au bon déroulement du service. De l'aménagement de la grande salle de gymnastique avec tables et chaises, au service de table proprement dit lors du bal, en soirée. Les débuts seront difficiles, nous avons tellement peur de renverser notre plateau, nous n'avons reçu aucune formation dans le domaine des garçons de café...

Plus tard, dans nos villages, nombre d'entre nous seront amenés à organiser des manifestations de ce type au profit de la coopérative scolaire. Cet exercice constitue donc un très bon entraînement en la matière.

Je reviens aux kermesses d'été qui rencontrent un grand succès de fréquentation. J'ai assisté cet été-là à celle organisée au Château de Montéchor. Si je m'en souviens c'est parce que j'ai pu y découvrir pour la seule fois dans ma vie un tir au pigeon vivant²⁸. Impressionnant ! Les volatiles ont vraiment très peu de chance de s'en sortir vivants... Même si le chasseur ne connaît pas, ne voit pas, le point d'envol du pigeon.

Je revois l'énorme tas de pigeons morts entassés à côté du pas de tir, de plus d'un mètre de haut, (400 ? 500 ?) en fin d'après-midi. Pour les chasseurs, très nombreux à cette époque dans nos villages, c'est un excellent exercice d'entraînement à la chasse qui n'ouvrira que quelques semaines plus tard.

Cette pratique du tir au pigeon vivant sera interdite en 1976. Cela dit en 1900, une épreuve de ce type avait été introduite en tant que discipline dans les Jeux

²⁷ : L'Ecole Normale d'Instituteurs du Pas-de-Calais. Monographie, page 222

²⁸ Le tir aux pigeons vivants est une pratique sportive issue de la chasse au fusil. Ancêtre du tir aux pigeons d'argile, il utilisait pour cibles des oiseaux (pigeons en général), libérés de leur cache (initialement un chapeau haut-de-forme) en tirant sur une ficelle. Le tireur ne pouvait pas voir l'instant du lâcher et devait donc tuer les volatiles avant qu'ils ne s'échappent au loin dans le ciel. (Source Wikipédia)

Olympiques. Pour ma part, je ne serai jamais très attiré par la chasse, même si, dans la famille, mon père était chasseur, mon frère aîné le deviendra dès ses dix-huit ans. Pourtant quelque vingt ans plus tard, je m'y suis essayé, une année, pour voir. J'ai vu... et j'ai été « guéri » de cette envie de chasser, à jamais. A l'époque, déjà, le gibier se faisait rare et il était remplacé par du gibier d'élevage, des faisans en particulier. J'ai dû pousser du pied une poule faisane qui refusait de s'envoler pour qu'elle prenne son envol et l'ai ensuite tuée en pleine ascension, quelques dizaines de mètres plus loin. Mais, au fond, je n'étais vraiment pas content de cette « performance ». Un autre élément me contrariait beaucoup : autant cela ne me posait pas de problème que l'on puisse tuer des lièvres, des lapins, des perdrix, des sangliers, autant je ne supportais pas que l'on puisse tuer des chevreuils, des cerfs, des biches etc. Je trouvais ces derniers tellement élégants, tellement touchants, de leur vivant, dans la forêt que je ne comprenais pas que ce type de gibier soit autorisé à la chasse. J'aurais préféré que l'on en fasse l'élevage et que l'on puisse acheter un cuissot de chevreuil dans une boucherie comme nous le faisons pour le porc ou le bœuf. A cette époque, ma compagne et moi nous nous promenions souvent dans la forêt de Brotonne le week-end et les apercevions broutant tranquillement au détour d'un fourré. Un jour, alors que j'achetais une voiture dans un garage du Havre, le propriétaire, un adepte de la chasse à courre, m'a invité, au cours d'une conversation à bâtons rompus, à participer à une partie de chasse de ce type, justement dans cette même forêt.. J'avoue que j'ai hésité car j'étais poussé par la curiosité, de surcroît, j'aime beaucoup monter à cheval, mais, finalement, je ne me voyais pas regarder une meute de chiens excités acculer un cerf dans un coin de la forêt. Je l'ai remercié pour cette invitation et n'ai pas donné suite...

La chasse toujours : L'un de mes camarades d'Ecole Normale, Gérard L. m'a rappelé récemment que je l'avais un jour invité à une journée de chasse à la maison, pour chasser sur les terres du village. J'avais complètement oublié cette invitation... Il me rappelait aussi sa grande satisfaction au regard de son tableau de chasse ce jour-là : trois lièvres. Une période où il y avait encore du gibier, certes, mais aussi nous avions affaire à un excellent tireur!

L'autre élément qui m'est resté présent à l'esprit de cette journée de kermesse à Montécor, c'est un match de boxe qui a attiré les foules. Match en plein air, avec comme vedette principale : Charles Humez, grand champion à l'époque, originaire du Nord-Pas-de-Calais, qui avait accepté de faire une démonstration sous la forme d'un match d'entraînement pour préparer un prochain combat au sommet. Ce match, point d'orgue de l'après-midi et longuement attendu du public, avait été précédé par deux matches de boxeurs entre des amateurs de la région.

Retour à l'Ecole Normale, l'entrée en classe de première.

L'année de première à l'Ecole Normale sera celle du passage de la première partie du baccalauréat. Nous allons travailler encore plus sérieusement. L'année de seconde nous a permis de nous adapter au rythme de l'Ecole, à ses habitudes, à son état d'esprit, à ses valeurs, et de nous y trouver bien. Il y règne une atmosphère particulière liée au fait que les élèves-maîtres sont tous internes les trois premières années. En quatrième année, quelques élèves sont logés à l'extérieur, (internes-externés), j'en ferai partie le moment venu.

Me reviennent lors des premiers jours de rentrée, les longues promenades dans le parc, foulant au pied les feuilles sèches des marronniers. J'entends encore le craquement de ces feuilles sèches sous nos pieds. Nous avons arpenté ce parc tant de fois et il est vrai que fouler ces feuilles sèches aux pieds les premiers jours d'octobre faisait partie d'une espèce de rituel de rentrée. Nous arpentions ces allées à plaisir, le plaisir de faire craquer ces feuilles sous nos pas. Signe de rentrée, signe d'automne, signe de remise au travail, signe d'un nouveau cycle, signe de nouvelles perspectives, de nouvelles rencontres, de nouveaux élèves puisque quelques normaliens pouvaient intégrer l'Ecole Normale en deuxième année.

Après une année passée dans le bâtiment neuf et ses petites chambres à sept lits, les deuxièmes année, (les Bardots) transitent vers le bâtiment ancien, vaste bâtiment à trois étages, parallèle à la rue. Les élèves de première que nous sommes dormiront au dernier niveau et descendront d'un étage chaque année, jusqu'à devenir des « fonctionnaires », (des quatrième année), qui dormiront au rez-de-chaussée, pour leur épargner sans doute la montée journalière des escaliers. Ces dortoirs sont vastes et ouverts. Un large couloir central sépare les lavabos des grandes stalles dans lesquelles deux rangées de six ou sept lits sont alignées et se font face. Sur le plan de l'intimité cela n'est pas encore la caserne mais cela lui ressemble un peu néanmoins, seule grande différence, très souvent, à la caserne, les lits sont plus nombreux et superposés...

Cette année-là, je change de voisins de dortoir puisque je suis maintenant assimilé à la classe des germanistes première langue. Mon voisin de lit que je connais peu est très bavard. Il vient d'intégrer l'Ecole en classe de première. Il a du mal à dormir, il circule souvent dans le dortoir la nuit, non pas en somnambule, mais pour se calmer. Je crains qu'il ne fasse un mauvais coup. Il ne se plaît pas dans cette école et ne sait comment faire pour la quitter, ce en quoi ses parents ne sont

pas d'accord. Un soir il me dit qu'il a eu une idée qu'il va mettre à exécution la nuit-même. Il va intervertir tous les emplois du temps des salles. Ces tableaux se trouvent à côté de la porte de chaque salle de classe dans une petite armoire vitrée. Il pense ainsi créer la panique totale chez les professeurs. Selon lui, de cette manière, plus personne ne saura qui va où...J'essaie de l'en dissuader, en vain. Je m'endors. Au réveil il me dit qu'il n'a pas mis son projet à exécution. Quelques jours plus tard, une autre idée machiavélique a germé dans son esprit, il m'en fait part. Cet hiver, quand il va geler, il va brancher la lance à incendie qui se trouve enroulée sous la verrière et arroser les escaliers et le préau de façon à ce que tout le monde se casse la figure le lendemain matin. Là encore, j'essaie de le dissuader, tout en pensant que nous sommes encore loin de l'hiver. Il m'inquiète vraiment. Et puis, un matin, il a disparu. On le cherche, on ne le trouve nulle part. Manifestement il s'est échappé pendant la nuit. Sans laisser un mot d'explication. Cela ne m'étonne pas vraiment. On le retrouvera le lendemain soir à la frontière italienne, à Vintimille. Comme son père travaille à la SNCF il ne paie pas le train et a donc pu voyager gratuitement tout à loisir. Il ne reviendra plus à l'école.

Nous avons pris nos repères au sein de l'école et nous avons aussi pris nos repères (et nos repaires,) en ville. En face de la gare, en haut de la rue Saint-Aubert, se trouve le Café Le Progrès. Nous nous y retrouvons chaque fois que nous le pouvons financièrement, c'est-à-dire pas très souvent pour le moment. Surtout pour discuter, pour refaire le monde, pour nous retrouver entre pairs, en liberté. Nous y passons des heures. Les garçons de café nous connaissent bien, ils ont la cinquantaine et jouent un peu un rôle de protecteurs. Ils nous tutoient et certains d'entre nous les tutoient également. Un jour, avec un de mes camarades, Christian D. nous avons dans ce lieu, inventé un jeu stupide, complètement surréaliste. Sur notre table, nous avons disposé différents objets qui nous tombent sous la main : tasse, verre, cuillère, paquet de cigarettes, briquet, soucoupe, crayon à bille, une douzaine en tout environ. A la manière des joueurs d'échecs, nous nous penchons sur ces objets de manière très concentrée, pour en déplacer un, chacun à notre tour, après mûre réflexion. Parfois l'un de nous deux confisque l'un de ses objets en le mettant hors-jeu, telle une prise aux échecs. Notre sérieux, notre concentration attire des curieux qui s'approchent et nous observent, en essayant de comprendre la règle du jeu. Ils nous la demandent, nous refusons en indiquant que nous aimerions qu'ils ne viennent pas troubler notre concentration. Au bout d'une demi-heure mon camarade m'annonce que j'ai gagné car il n'a plus d'endroit pour jouer. Il est échec et mat. Toujours aussi sérieusement nous quittons l'estaminet sans révéler quoi que ce soit de ce canular de potache !

Petit à petit, nous élargissons le cercle de nos périples dans la ville, parfois nous nous encanaillons (un peu) au point d'aller boire un demi au café qui se trouve

juste à côté de la Caserne Schramm car nous savons par ouïe dire que les serveuses sont très accortes. Elles sont trois, deux plus âgées, la trentaine, qui nous paraissent un peu vieilles, et une jeune de notre âge. Le climat est très accueillant, nous discutons beaucoup avec les serveuses et cela nous permet de fantasmer à bon compte... Nous explorons aussi un très vaste terrain vague, une friche, qui se trouve du côté de la Citadelle qui se nomme le Polygone, en vue de futures promenades (bien) accompagnées.

Il me revient à l'esprit une manifestation que nous avons beaucoup aimée ; toujours organisée par Monsieur Lebeuf, professeur de français avec son homologue de l'Ecole normale des Filles dans le parc de notre école, sous les marronniers, un soir de printemps : Une soirée poétique. Quand j'évoque cette soirée, un poème surgit immédiatement : *Chez Moi* de René de Obaldia. J'en cite quelques vers :

Chez moi, dit la petite fille,

On élève un éléphant.

Le dimanche son œil brille

Quand papa le peint en blanc.

Chez moi, dit le petit garçon

On élève une tortue.

Elle chante des chansons

En latin et en laitue

Etc.

Un garçon de ma classe, un très bon copain, originaire comme moi de la campagne, Pierre P., joue le rôle du petit garçon et celui de la petite fille est tenu par une jolie élève de l'Ecole Normale des Filles. Je ne me souviens plus de son nom, je me souviens seulement de ses longs cheveux noirs. Mais je les revois tous les deux sur la scène. Moment de bonheur partagé. Une très belle soirée.

Nous avons maintenant un réseau de connaissances à l'Ecole Normale des filles. Des camarades qui resteront de bonnes amies et aussi d'autres connaissances établies lors des rencontres au cinéma du dimanche ou lors des boums de l'année précédente. Nous sommes plus liés à certaines d'entre elles, cela va de soi. Il s'agit souvent d'une marche d'approche à peine déguisée, personne n'est dupe. Elles sont jeunes, elles aussi et ont autant envie de flirter que nous, de découvrir, de faire des expériences sans risque, de rencontrer l'âme-sœur, peut-être, en tout cas de faire des essais... (et des erreurs). Il paraît que ce rapprochement entre les deux écoles normales de filles et de garçons de façon à provoquer la formation de

couples d'instituteurs était bien vu, voire favorisé par l'administration de l'Education Nationale. Un bruit qui court...Peut-être pour économiser des logements de fonction ? Qui sait ? Pourquoi pas?

C'est peut-être dans cette perspective d'ailleurs que sont autorisées par l'administration et organisées par nous-mêmes avec l'orchestre de notre école les fameuses boums , deux fois par an, l'une chez nous, l'autre à l'Ecole Normale des filles. J'appréciais tout particulièrement les longues séquences de tango proposées au bandonéon par notre ami Simoëns. Surtout lorsqu'une cavalière avait accepté de partager cette danse avec moi. En effet les morceaux de musique avec orchestre duraient trois ou quatre minutes alors que la danse proposée avec l'accompagnement du bandonéon durait une vingtaine de minutes. De quoi profiter largement de ce moment d'intimité partagée. Dès que le musicien prenait place, je me souviens que je me déplaçais aussi discrètement que possible pour me trouver à proximité de la jeune fille que je souhaitais inviter. Les places étaient chères...Et si elle refusait, il était trop tard pour inviter quelqu'un d'autre car mes camarades avaient utilisé le même stratagème.

Lors des sorties libres du dimanche en particulier, nous en profitons aussi pour explorer la ville d'Arras, visiter un musée, une exposition. C'est lors de l'une de ces sorties qu'un jour je fais une rencontre tout à fait imprévue, sur la grand-Place d'Arras. Une surprise de taille : je croise mon ancien instituteur de Le Turne, celui qui a quitté notre village, l'année de mes onze ans et qui a été remplacé par Monsieur Tournai. Ce dernier qui s'est démené de toutes ses forces pour que je puisse partir en sixième l'année suivante et a réussi à convaincre mes parents malgré leurs réticences.

Cet ancien instituteur, donc, celui qui n'a pas pensé que je pourrais poursuivre des études, que je pourrais passer l'examen d'entrée en sixième, qui pensait sans doute qu'enfant de petit paysan je devais rester à ma place, à la campagne et passer le certificat d'études puis devenir, au mieux, petit cultivateur à mon tour, est accompagné de son épouse. Tous deux savent bien que, si je suis là aujourd'hui, élève de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras, ce n'est sûrement pas grâce à eux.

Nous nous disons bonjour, j'ai l'impression qu'ils ne sont pas du tout à l'aise avec cette rencontre inopinée qu'ils auraient préféré éviter. Pour ma part, je suis plutôt dans une sorte de jubilation. Après quelques échanges, un peu mi-figue, mi-raisin, le dialogue s'engage, devient plus facile, ils paraissent contents de me voir. Ils évoquent les quelques années passées dans notre village dans lequel ils se plaisaient bien, mais qu'ils ont dû quitter quand l'une des deux classes a fermé. Comme ils ont conservé des liens avec les épiciers de mon village car leurs filles

respectives sont des camarades d'enfance, ils savent que j'ai réussi le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs. Ils enseignent maintenant dans la périphérie d'Arras. Ils me font remarquer que très bientôt, nous serons collègues et que nous aurons l'occasion de partager des réflexions professionnelles.... Bien sûr.

Je n'ai pas encore parlé de ce mot « instituteur » mais c'est un mot que j'aime particulièrement. Ce sont les maîtres qui instituent. Je relève dans Le Robert :

1. Instituer : Établir officiellement en fonction.
2. Établir quelque chose de nouveau pour une longue période.

N'est-ce pas l'essence même de ce que nous essayons de faire lorsque nous enseignons : Instituer, établir ces enfants qui nous sont confiés dans leur rôle de futurs adultes, de futurs citoyens responsables, autonomes, dotés d'un esprit critique, ouverts sur le monde, curieux du monde, en formation continue tout au long de leur vie ? Leur donner les moyens, les outils, les clés, dont ils pourront se servir pour devenir ces adultes responsables.

Dans le domaine de la psychologie, nous parlons souvent de l'expression : « présentation du monde ». Nous nous interrogeons sur le type de présentation du monde qu'a pu faire tel parent, telle famille à son enfant, à ses enfants, dès leur plus jeune âge. Était-ce une présentation du monde positive ? Dans ce cas de figure, le monde n'est pas hostile, même s'il est du rôle des parents de prévenir leurs enfants des dangers potentiels pour les mettre en garde. Mais sans les dramatiser outre mesure. Dans cette vision du monde, ce dernier mérite d'être découvert, d'être parcouru, car il est d'une grande richesse dans sa diversité de coutumes, de religions, de traditions, bref, une manière de s'approprier son environnement proche ou lointain avec un esprit curieux et ouvert. Ou bien, à l'inverse la présentation du monde a-t-elle été celle d'un danger permanent ? D'un environnement hostile qu'il faut craindre ? Une présentation du monde qui invite et incite les enfants à rester en retrait, à se méfier de ce qui pourrait arriver ce qui induit un autre rapport à son environnement, et un autre rapport aux autres ?

Si je parle de cette notion de présentation du monde, c'est parce qu'elle fait aussi partie, selon moi, du travail, du rôle de l'enseignant, de l'instituteur. C'est d'ailleurs pour cela que nous, les adultes, sommes restés marqués par certains enseignants, avec une amplitude très large qui va de ceux avec lesquels nous avons souffert, à ceux que nous avons adorés.

A l'occasion de la sortie de mon premier livre « Pensées vagabondes », j'ai été invité à participer à une émission de radio sur France Bleu Normandie Rouen. Le thème choisi par l'animatrice, Annie Le Fléouter était : « *L'instituteur qui vous a*

donné le goût d'apprendre. Accepteriez-vous de témoigner sur l'antenne en racontant un souvenir d'école ? » En dehors du fait que j'aie trouvé cette expérience très intéressante en elle-même, j'ai été frappé par deux choses, la première le grand nombre d'appels, d'après les organisateurs, et la deuxième la variété des témoignages à l'antenne, ce qui rejoint tout à fait mon propos précédent. Notre rôle d'enseignant ne se limite certainement pas à l'apport des savoirs, bien que cela soit indispensable et primordial. Ce rôle va bien au-delà dans la mesure où cet apport des savoirs ne peut se faire positivement que dans un rapport d'écoute, d'attention, de regard, de bienveillance, (mais aussi de fermeté et de rappel du cadre si nécessaire) entre les enseignants et leurs élèves. Pendant une vingtaine d'années, j'ai milité à l'AGSAS en tant que secrétaire général, à partir de mon départ en retraite. Cet engagement participait du même souhait d'aider, d'accompagner, les enseignants en poste, en particulier ceux qui souhaitaient mieux comprendre ce qui se passe avec certains élèves (ou avec certains collègues, ou avec certains supérieurs hiérarchiques) quand la relation est difficile à instaurer

Retour au village

Depuis que je suis arrivé à l'Ecole Normale, je ne vais plus à la messe le dimanche lorsque je suis à Arras. Je n'en ai plus envie. Je n'y crois plus. Je ne saurais dire comment cette attitude vis-à-vis de la religion est advenue. Pourtant des camarades de ma classe continuent de fréquenter l'église, je pourrais donc les accompagner. L'autorisation de sortie dont nous pouvons bénéficier le dimanche matin est prévue pour cela, pour permettre à ceux qui le souhaitent de pratiquer un culte. Je suis d'accord avec tout le volet de cette religion qui prône l'aide à son prochain, le respect des autres, l'attention aux plus démunis, mais je ne comprends pas pourquoi l'église se place toujours du côté des nantis et non du côté des plus déshérités. Les exceptions sont rares et souvent mal vues de la hiérarchie catholique. Je ne comprends pas comment, le pape, les congrégations religieuses ne se comportent pas de manière solidaire avec les personnes les plus nécessiteuses ou les plus en danger. Je ne comprends pas comment des personnes que je connais ont le cœur aussi sec en semaine vis-à-vis de leur prochain alors qu'ils sont les premiers à la messe le dimanche. Bref, je serais plutôt du côté des

prêtres-ouvriers qui sont au plus près de la vie des gens humbles, au plus près de la parole du Christ.

Toutefois, quand je reviens dans mon village, je continue de me rendre à l'église avec mes parents. Nous allons nous recueillir sur la tombe de mon frère et sur celle de mon grand-père maternel. Cette fréquentation de l'église, dans mon village ne revêt pas le même caractère que celui que je ressentirais si j'allais fréquenter une église à Arras, le dimanche. Ici, c'est la famille, la famille proche des parents, les vivants et les morts, la famille élargie aux personnes connues du village. D'ailleurs, aujourd'hui encore, je trouve tout à fait naturel de participer à un deuil d'une personne proche dans une église. Il y a là pour moi, beaucoup plus que la question de la religion. Il est question d'humanité, de lien, de soutien moral aux personnes atteintes dans leur affection. Une église pleine est vraiment un signe de soutien psychologique très important pour les proches du défunt. « Je ne suis pas seul(e) dans le malheur qui me frappe ».

Je parle avec mes parents de mon éloignement de l'église, du fait que, petit à petit, je ne crois plus en Dieu. Ils sont déçus et cela ne leur plaît pas du tout. Surtout qu'ils avaient pensé un temps que mon désir de devenir prêtre se poursuivrait. Pour eux, l'Ecole normale serait un repaire d'athées, de communistes, peut-être ? sans foi, ni loi. Ils ne me le disent pas. Ils ne comprennent pas que l'on puisse se passer de la religion. Leur réflexion dans ce domaine est aussi alimentée par leur ami prêtre qui continue de rendre visite régulièrement à la famille. Un prêtre que j'aimais beaucoup d'ailleurs, je le trouve très sincère, très dévoué à son ministère. Justement un prêtre qui a su rester à l'écoute de plus démunis.

Quelques années plus tard, dans les années 67-70, alors que mon épouse et moi étions en poste à Beaumetz-les-Cambrai, nous décidons de nous arrêter en passant au presbytère de Brimeux, son lieu de résidence, pour lui dire bonjour à l'improviste. Il nous accueille, content de nous voir certes, mais quand même un peu gêné, un peu triste, lui d'habitude si enjoué. Nous nous demandons à quoi est due cette attitude. Il nous apprend, contrit, que sa mère, très âgée, vient de décéder le matin même. Elle habitait avec lui. Il nous propose de venir nous recueillir dans la chambre mortuaire. Ce que nous faisons. Nous ne nous attardons pas d'autant plus que nos deux enfants, encore petits, nous accompagnent...

La fin de cette deuxième année à l'Ecole Normale se profile avec le passage de la première partie du baccalauréat. Le sérieux de l'enseignement reçu dans l'école, l'entraînement par le biais des devoirs sur table, deux heures tous les quinze jours le samedi après-midi, le sérieux aussi des élèves-maîtres qui souhaitent réussir

leurs examens, tout cela fait que nous passons cet examen sans appréhension et avec succès.

Au mois de mai qui a précédé, j'ai fêté mes dix-huit ans. Pas de manifestation grandiose chez nous pour les anniversaires. Souvent un gâteau confectionné par l'une de mes sœurs, un cadeau, quelquefois, mais pas systématiquement. Le premier cadeau consistant, dans la famille, à être en bonne santé pour pouvoir travailler.

J'ai mûri mais je me suis « allongé » aussi physiquement. Je mesure maintenant un mètre quatre-vingt-deux. J'ai grandi de vingt-quatre centimètres en deux ans. Au début, c'est un peu difficile de gérer ce nouveau corps, cette nouvelle peau, et puis, petit à petit on intègre cette nouvelle relation de son corps à l'espace, cette nouvelle relation à soi-même et aux autres. Le fait d'être plutôt grand me plaît bien. Je suis assez content de ma stature, non pour en imposer aux autres, loin de moi cette idée, mais plutôt pour me sentir bien dans ma peau, selon l'expression familière.

Mon frère aîné part au service militaire, le 1^{er} juillet, comme prévu. Il est incorporé dans un régiment de parachutistes. Il fantasme sur l'uniforme des paras ! Il a aussi très envie de sauter en parachute, sauter dans le vide ! Peut-être un saut dans l'inconnu pour sortir de sa condition actuelle ?

Malheureusement, lors de la visite d'incorporation, le médecin-commandant lui indique qu'il décèle un souffle au cœur, ce qui empêchera tout saut en parachute. Mon frère est très déçu d'apprendre cette nouvelle. Ce sera d'ailleurs la seule fois de sa vie où on lui dira qu'il a un souffle au cœur. Il n'en entendra plus jamais parler. Cela ne l'empêchera pas de rester dans son régiment de parachutistes, de porter son bel uniforme et son béret rouge ! Aujourd'hui, à quatre-vingt-trois ans, même s'il a subi quelques opérations, il se porte très bien. Le diagnostic était-il fiable ? Est-ce qu'un souffle au cœur peut être passager ? Je ne sais pas.

Mon plus jeune frère vient de passer le certificat d'études primaire. Je l'ai accompagné à Etaples, le chef-lieu de canton, et, en fin d'après-midi, j'ai consulté, en même temps que lui, le tableau des résultats. Il a échoué à cet examen et j'en suis très malheureux pour lui. J'aurais tellement aimé qu'il soit reçu, Il manque beaucoup de confiance en lui, mais je sais aussi que je ne peux pas refaire le monde.

Nous moissonnons cette année-là avec un nouveau tracteur Ferguson, un diesel cette fois. Il tracte la moissonneuse-lieuse qui effectue sa dernière campagne car elle tombe constamment en panne. Les moissonneuses-batteuses ont fait leur apparition depuis trois ou quatre ans. Les cultivateurs ont des doutes, sur la

possibilité de battre le grain sur pied. Sera-t-il assez sec pour être livré directement à la coopérative sans décote à cause de l'humidité ? Dans l'affirmative, il sera payé moins cher. Les entrepreneurs de battage se sont reconvertis progressivement, ils proposent leurs services. Peu d'agriculteurs se laissent déjà tenter. Il va falloir expérimenter, mais surtout se faire à l'idée, ce qui n'est pas si aisé car ce nouveau procédé de récolte est vraiment révolutionnaire en termes de temps gagné, en termes de main d'œuvre (avec des effets collatéraux inévitables pour les employées temporaires liés à la moisson, souvent des femmes), en terme de fatigue également. Plus aucune manutention. La paille sera pressée sur place. Cela dit, seules les grosses fermes pourront acheter ce type de matériel qui coûte très cher, aussi s'associeront-ils souvent en CUMA.²⁹ Ce qui ne sera pas le cas pour nous, à ce moment-là.

Outre les travaux agricoles et leurs péripéties, il y a aussi, pendant l'été, les fêtes et les kermesses, des moments de relâchement, de plaisir partagé, de rencontres aussi, l'imprévu...

A la kermesse de l'école privée catholique de Neufchâtel-Hardelot, les hauts parleurs diffusent cette année-là les chansons à succès de Dalida (Come prima) , des Compagnons de la Chanson, (Le Marchand de bonheur), mais aussi celles de Marcel Amont, (Tout doux, tout doucement), de Guy Béart (L'eau vive), d'Annie Cordy, (Salade de fruits)...Et moi, sur ces flonflons de fête, je rencontre une jeune fille, G. que je trouve très jolie, très souriante, dont je tombe amoureux. Elle porte une robe Vichy à carreaux bleus et blancs, (la mode Brigitte Bardot) elle a des yeux bleu-clairs, les cheveux courts avec une frange sur le devant. Elle est très vive, très tonique, très enjouée. Nous discutons beaucoup, elle fréquente le Collège Angelier, celui où étudie ma sœur cadette. Nous nous donnons rendez-vous pour un bal de ducasse un prochain dimanche dans les environs.

Dès que mes parents et ma sœur sont au courant de cette idylle possible, c'est une levée de boucliers ! « Ce n'est pas une fille pour toi, tu devrais plutôt regarder

²⁹ Une coopérative d'utilisation de matériel agricole est une société coopérative agricole de droit français ayant pour objet de mettre à la disposition de ses adhérents du matériel agricole et des salariés. Les CUMA ont largement dynamiques de développement territorial. Elles permettent aussi aux agriculteurs d'utiliser un matériel performant dont l'investissement ne se justifierait pas sur une seule exploitation. (source Wikipédia) favorisé l'accès à la mécanisation dans les régions de petites exploitations dans lesquelles le coût de la mécanisation individuelle la rendait inaccessible. Instruments communautaires, elles permettent souvent d'enclencher des dynamiques de développement territorial. Elles permettent aussi aux agriculteurs d'utiliser un matériel performant dont l'investissement ne se justifierait pas sur une seule exploitation. (source Wikipédia)

autour de toi, il ne manque pas de filles de cultivateurs à marier, de beaux partis, des propriétés importantes en vue, ne serait-ce que dans ton propre village ! »

Il est vrai que pour mes parents, ma mère surtout, le mariage doit être endogamique, on se marie entre cultivateurs, dans le même monde, c'est plus simple, on se comprend mieux, et puis, parfois, ça peut rapporter gros ! J'avoue que les jeunes filles dont elle parle ne me plaisent pas du tout, même si « elles ont du bien³⁰ », selon l'expression consacrée à la campagne. C'est aussi dans cette optique qu'elle m'incitera, dès que je saurai danser à participer au Bal de l'Agriculture.

Malheureusement, ou heureusement pour ma mère, cette aventure tournera court car, des deux, c'est moi qui le suis, amoureux. En ce qui la concerne, G. sera très intéressée et très amusée de la cour que je lui fais obstinément mais refuse toute approche. Je serai très peiné par cette « non-aventure ».

Quand elle apprendra que je vais me marier, (les nouvelles circulent beaucoup dans les villages,) quatre ans plus tard, elle me recontactera et désirera me voir une dernière fois pour me dire ce qu'elle a sur le cœur, selon elle. J'accepte son invitation, bien décidé à lui expliquer combien j'ai souffert lorsqu'elle a refusé mes avances amoureuses. Nous nous rencontrons sur la plage d'Hardelot et marchons de concert, tout en bavardant. Elle refuse obstinément d'admettre que je vais épouser quelqu'un d'autre alors que je ne l'ai pas revue depuis quatre ans. Elle me jure que maintenant elle m'aime et qu'elle veut m'épouser. Je lui dis que c'est trop tard, qu'il fallait le dire avant et surtout le montrer avant. Nous marchons dans les dunes. Elle est très dépitée et très en colère. Elle tente le tout pour le tout. La grande scène. Je ne cède pas, c'est d'autant plus facile pour moi que j'ai fait mon deuil de cette relation en pensant que c'était une aventure vouée à l'échec. A un moment, elle prend dans ses mains un vieil obus rouillé qui se trouve sur notre chemin, elle le lance devant nous en disant : « Je voudrais que ça nous pète dans la gueule ! » ... Et, fort heureusement, il ne se passe rien. Je lui dis que nous allons en rester là et nous faisons demi-tour.

C'est pendant ces vacances de mes dix-huit ans que je ferai une expérience à la fois comique et douloureuse sur le plan de l'amour propre. Un jeune cultivateur du village, syndiqué comme mes parents au plus important syndicat agricole de la profession me propose de venir distribuer des tracts dans les rues du Touquet le dimanche matin suivant. Comme toujours, les paysans s'insurgent des marges bénéficiaires que font les intermédiaires sur leur dos. Il n'est pas rare que le prix d'achat à la ferme soit multiplié par quatre ou cinq quand la denrée arrive sur le

³⁰ Les parents sont de gros propriétaires terriens.

marché. D'ailleurs, mon beau-frère agriculteur qui élevait des poulets fermiers labellisés m'avait expliqué qu'il était beaucoup plus rentable d'importer des poulets et de les revendre que d'en élever soi-même. En vingt ans, sa marge bénéficiaire par poulet élevé par lui et vendu avait été divisée par dix.

J'accepte donc volontiers de me rendre au Touquet avec deux autres cultivateurs. Nous avons à notre disposition un gros paquets de tracts, des feuillets de format A5 sur fond de couleur verte. Nous voici arrivés au Touquet, nous nous répartissons les différents quartiers et nous donnons rendez-vous à la voiture une heure plus tard. Nous disposons les tracts sur les pare-brise des voitures.

Nous étions à l'œuvre depuis une demi-heure environ quand brusquement un homme d'une soixantaine d'années habillé en costume trois pièces m'accoste, entrouvre sa veste et me montre un bel écusson POLICE qu'il sort de la pochette de son gilet. Il joint la parole au geste et me dit « Suivez-moi au poste. Un arrêté municipal interdit la distribution de tracts dans cette ville. » Je suis abasourdi et immédiatement je me rends compte que, sans que je puisse faire quoi que ce soit, la peur a déclenché chez moi une irrépressible envie d'uriner. Je découvre que cela existe. Mon pantalon est tout mouillé et l'urine coule sur le trottoir. Je ne suis même pas rouge de honte car je suis plutôt vert de peur, tétanisé. Il fait comme s'il n'avait rien remarqué. Au poste de police, je retrouve mes deux collègues. Eux non plus ne disent rien et font comme s'ils n'avaient rien remarqué. C'est l'été, il fait beau, mais pas au point que l'urine ait séché en si peu de temps.

Nous sommes en garde à vue, la seule fois de ma vie où cela m'est arrivé jusqu'à aujourd'hui. La police a confisqué nos tracts, il en reste encore au moins cinq cents sur les mille du début. Le commissaire nous interroge collectivement. Par qui sommes-nous mandatés ? Savions-nous qu'il était interdit de distribuer des tracts dans la rue dans cette ville ? Est-ce la première fois ? Nos identités sont relevées. Et nous attendons. Nous attendons . Quoi ? nous ne le savons pas. Le temps passe. Au bout de trois ou quatre heures nous sommes relâchés. « Vous êtes libres, aucune charge n'est retenue contre vous. » Et il nous rend le paquet de tracts confisqués.

Nous sortons du commissariat et regagnons la voiture, soulagés quand même de ne pas passer la nuit au poste de police. L'initiateur de la distribution de tracts prend le volant et avec mon collègue nous montons à l'arrière. Nous nous partageons le paquet de tracts et une fois arrivés dans la forêt, entre Le Touquet et Etaples, nous baissions les vitres arrière et lançons tous les tracts qui nous restent, par paquets entiers... Cette aventure n'aura jamais de suite policière ou judiciaire. Il faut dire que les politiques redoutent au plus haut point les manifestations paysannes. Les agriculteurs votent généralement à droite, ils sont

bien organisés et peuvent faire beaucoup de dégâts, l'histoire l'a montré. En 1960, le général de Gaulle est revenu au pouvoir, le gouvernement est à droite, il n'est pas question de faire de vagues avec son propre électorat.

Pour terminer sur ce chapitre, j'ai moi-même pu constater à quel point des paysans en colère pouvaient très vite devenir incontrôlables. Je participais à la même époque à une manifestation avec des tracteurs en masse, nous nous dirigeons vers la Sous-préfecture de Montreuil-sur mer. Arrivés au passage à niveau de la ville basse, nous sommes bloqués, le passage à niveau est fermé et, derrière, se trouve un barrage de CRS. La colère monte très vite : « Nous n'allons pas nous laisser faire ! C'est insupportable ! » Et quelques jeunes cultivateurs proposent, très remontés, d'attacher les grilles du passage à niveau avec des chaînes et de les arracher avec les tracteurs. J'ai dix-huit ans, c'est la première fois que je suis confronté à un public de manifestants incontrôlables. Je me dis que je veux bien les soutenir mais que je ne veux pas me rendre complice de ces dégradations de matériel. En mon for intérieur, je pense qu'ils ne me reverront pas de si tôt. Ce jour-là, des dirigeants du mouvement interviennent et calment le jeu. Les grilles ne seront pas arrachées. Elles seront levées une heure plus tard et la manifestation se poursuivra dans le calme relatif de ces trois ou quatre cents tracteurs qui traverseront la ville haute de Montreuil sur Mer en klaxonnant.

Clin d'œil de l'actualité, l'histoire n'est-elle pas un perpétuel recommencement ? aujourd'hui même, je lis dans la presse que les paysans en colère manifestent dans toute la France, après le premier avertissement lancé il y a deux mois avec les panneaux mis à l'envers à l'entrée des villes et villages, signal du : « On marche sur la tête ! »

L'année scolaire 60-61 restera une année difficile pour moi. Non pas parce que c'est l'année de la passation du bac, nous ne sommes pas inquiets, je l'ai déjà dit, nous sommes tellement bien accompagnés par les professeurs qu'ils nous transmettent cette confiance. Et puis, il y a ce climat de fraternité dans l'école, un climat qui nous porte.

Exceptionnellement, à titre d'expérimentation, plusieurs épreuves seront programmées en février, cette année-là. Si les candidats obtiennent des points d'avance, ils les conserveront pour les épreuves finales en juin.

Dès le mois de septembre, un peu avant la rentrée, nous apprenons le décès de ma grand-mère maternelle. Comme elle avait vécu sept années avec nous après le décès de mon grand-père, (1946-1953), nous sommes un peu tristes. Nous l'aimions bien, elle était très stricte, peu démonstrative, mais très attentive à la vie de la maison. Elle ressemblait tout à fait au portrait que l'on peut voir sur les photos des vieilles dames du début du siècle dernier. J'emploie le terme de vieille dame à dessein car, d'une part, elle nous paraissait très âgée à nous les enfants et, d'autre part, sa manière de s'habiller, à l'ancienne, avec des jupes qui couvraient les jambes dans leur totalité tranchait avec la manière plus moderne de s'habiller de notre mère ou de nos sœurs par exemple.

De petite taille, un peu voûtée, ses cheveux blancs étaient tirés vers l'arrière et tenus par des épingles en un chignon bas. Elle était toujours vêtue d'une longue jupe noire au-dessus de laquelle elle nouait un tablier de cuisine gris-clair, d'un chemisier en dentelle noire surmonté d'une pélerine noire également.. C'est dans le creux de son tablier qu'elle entreposait les petits pois à écosser, les haricots verts à éplucher, bref les menus travaux de la cuisine que lui confiait ma mère.

Elle réclamait souvent du travail :« Angèle, as-tu quelque chose à me donner à faire pour t'avancer ? » Ma mère cuisinait très souvent pour une dizaine de personnes qui s'installaient le moment venu autour de la grande table ronde de la cuisine, appréciait cette aide et cela permettait aussi à notre grand-mère de ne pas trouver le temps long puisque sa principale occupation journalière consistait à lire le journal local auquel nous étions abonné, La Voix du Nord, de bout en bout.

Notre grand-mère ne nous grondait pas souvent mais nous la craignions. Il lui suffisait d'un simple regard pour que nous comprenions que nous n'allions pas dans la bonne direction. Elle jetait parfois un regard très appuyé vers le martinet

suspendu dans un coin de l'âtre et cela suffisait. A la maison, il était rare que nous ayons des cadeaux à Noël, par contre, nous recevions chaque année une petite somme d'argent de notre grand-mère à cette occasion.

Chaque année, elle invitait ses enfants et petits-enfants à venir déjeuner chez nous pour fêter la nouvelle année. Une cinquantaine de personnes au total. L'époque était aux familles nombreuses et ce type de grandes réunions familiales revenait fréquemment. Elles représentaient pour nous, les enfants, une belle source de revenus qui alimentait directement notre tirelire. Les invités n'apportaient ni chocolats, ni bouquet de fleurs, comme cela se fait de nos jours, par contre, c'étaient les petits-enfants de la famille qui profitaient de leur venue.

Je garde un très bon souvenir de ces réunions de famille, les participants qui se voyaient peu dans l'année, étaient contents de se retrouver! Les menus étaient copieux et les repas duraient des heures. Le cidre bouché servi pour l'occasion montait à la tête et beaucoup de mes oncles, bien éméchés au moment de reprendre la route, ne marchaient pas toujours très droit. Traditionnellement ces repas se terminaient par des chansons, rituelles elles aussi, entonnées par Monsieur Lemaître un ami de la famille. En clôture du tour de chant, chacun attendait « La Chanson des blés d'Or » chère au cœur des paysans et reprise en chœur.

Même si notre grand-mère ne vivait plus avec nous depuis quelques années, notre affection pour elle était restée intacte. Nous étions bien conscients qu'elle était âgée et nous savions que son décès devait arriver mais nous avions de la peine.

Elle sera inhumée quelques jours plus tard dans le caveau où repose déjà son mari, décédé depuis quatorze ans, dans le cimetière de Widehem, juste à côté de la tombe où reposent mon frère, décédé à l'âge de treize ans, et une cousine décédée d'un cancer à l'âge de onze ans.

Après la messe et la cérémonie au cimetière, ma tante, une sœur de ma mère chez qui ma grand-mère est décédée, convie les participants à venir boire un café et manger une brioche dans la grande salle de café du village. Au bout d'une heure, les conversations s'animent, la tension monte, quelques éclats de rire fusent, les cafés ont été bien « arrosés » ! Au village, à cette époque, le café ne se conçoit pas sans son accompagnement, l'eau-de-vie, servie en belle rasade qui remplit à nouveau la tasse de café à demi vidée. Ce qui explique que les esprits s'échauffent. Ma tante se lève, frappe dans ses mains et donne le signal du retour vers le cimetière pour une dernière prière sur la tombe de nos grands-parents maintenant refermée par les fossoyeurs.

En troisième année...

La rentrée arrive, je quitte les miens non sans un sentiment d'éloignement d'avec la famille, la ferme, le village, je m'y sens tellement bien, tellement chez moi, tellement bien entouré... Mais j'ai aussi envie de partir... vers d'autres horizons... Je retourne à Arras, heureux de retrouver mes camarades de classe. Il faut dire qu'à l'Ecole Normale, il existe, en parallèle de la fraternité que j'évoquais plus haut, une réelle « lutte des classes », au sens premier du terme s'entend, celui de l'émulation entre classes sur le plan sportif. Cette dernière crée un sentiment de proximité, de cohésion assez incroyable, en ce qui concerne ma propre classe en tout cas, je ne peux témoigner que de ce que je connais. En réalité, cela est dû en grande partie au fait que sont constamment organisés des tournois inter-classes. La classe entière se trouve donc mobilisée pour défendre les couleurs et « l'honneur » de son équipe, ce qui rejaillit sur la classe entière. Nous nouons de très belles camaraderies qui dureront longtemps après la sortie de l'école.

Je partage aussi de très belles amitiés avec deux camarades de l'Ecole Normale d'Institutrices d'Arras, de deux promotions différentes, à un an d'écart, deux filles qui ne sont pas spécialement amies entre elles, elles se connaissent, c'est tout. Il s'agira là de deux belles et réelles amitiés qui n'ont jamais été sous-tendues pour ma part par quelque désir que ce soit. Chose curieuse, l'un de mes meilleurs amis de l'école à qui je demanderai même d'être l'un de mes témoins lors de mon premier mariage, sortira un temps avec la première de ces deux amies et se mariera avec la seconde. Il me conviera à leur mariage et j'éprouverai un réel plaisir à voir ce couple dont j'appréciais autant les deux partenaires, réuni sous mes yeux. Je précise que je n'avais joué aucun rôle d'entremetteur entre eux pour que cela se termine de cette façon.

Un mois après la rentrée, un matin, le surveillant général me fait venir dans son bureau. Il a la mine grave. Il m'annonce qu'il a reçu un appel téléphonique de ma sœur aînée. Elle me demande de rentrer à la maison le jour même car mon père qui a été victime d'un grave accident cérébral la veille au soir est au plus mal. Il me renvoie au dortoir accompagné d'un surveillant pour que je prépare ma valise. Je ne sais trop quoi penser. Est-ce que mon père est déjà mort et que le surveillant général n'a pas osé me le dire ? Est-il dans le coma ? Quand il est venu me conduire à la gare d'Etaples le lundi matin de la semaine précédente, il ne souffrait pas particulièrement.

Je prends le premier train. C'est un ami cultivateur, celui avec qui je distribuais des tracts agricoles dans les rues du Touquet, qui vient me chercher à la gare. D'emblée, il m'annonce que mon père est décédé la veille, l'après-midi, d'une hémorragie cérébrale. Le médecin n'a rien pu faire, il était trop tard, le sang avait envahi le cerveau. De plus, en tombant sur le sol en briques de la chambre, mon père s'était fait une plaie ouverte au niveau des cervicales. Je le remercie d'être venu me chercher, je ne commente pas. Je n'ai rien à dire. Je ne sais pas quoi dire.

Mon père décède donc un mois jour pour jour après ma grand-mère maternelle. Il allait avoir cinquante-neuf ans. Je sais ce que l'on dit à la campagne dans ces circonstances-là : « Elle l'a dénoncé ! » , sous-entendu, elle a demandé au Seigneur et Maître (à Dieu) qu'il fasse en sorte que son gendre ne lui survive pas. Je n'y crois pas mais je sais que cet adage est présent dans tous les esprits dans mon entourage.

Il faut dire que les relations entre mon père et sa belle-mère n'étaient pas bonnes. Du moins, elles étaient bonnes, jusqu'au jour où...

Quatorze ans auparavant mon grand-père décède. Ma grand-mère cède la ferme familiale à son dernier fils qui vient de se marier. Avec son épouse ils prennent possession des lieux et ma grand-mère habite avec eux. Très vite les relations se détériorent avec sa bru. Ma grand-mère demande alors à mes parents si elle peut venir habiter chez nous. Ces derniers acceptent. Cette situation durera sept années sans que cela ne crée de heurts. Et puis, un jour, tout change...

Le dernier fils en question et sa famille viennent s'installer dans la ferme juste à côté de la nôtre. Les jardins communiquent par un passage en arceau dans la haie de charmilles. A partir de ce moment, ma grand-mère se met à fréquenter à nouveau son fils et sa belle-fille comme si rien ne s'était passé sept ans auparavant. Elle quitte la maison après le petit-déjeuner du matin et ne rentre qu'après le repas du soir, au moment de se mettre au lit. Cela ne plaît pas à ma mère mais elle le supporte parce que c'est sa mère. A plusieurs reprises, elle lui dit qu'elle et son mari vivent très mal cette situation. Mon père considère que ma grand-mère se comporte dans notre maison comme dans un hôtel. Il supporte d'autant moins l'attitude de ma grand-mère qu'il a eu des mots très violents avec notre nouveau voisin, mon oncle, pour une histoire de dette impayée, une dette qui traîne depuis plus d'un an et qui reste impayée malgré les multiples réclamations. Ceci n'arrange pas cela.

Un jour mon père prend la décision de se rendre chez ma tante, la dernière fille de ma grand-mère chez qui cette dernière est allée passer quelques jours de vacances. Il m'a emmené avec lui, comme témoin sans doute. J'ai onze ans, je ne me doute de rien, ma mère non plus. Je ressens cette situation comme une prise

d'otage de la part de mon père parce que je suis très mal à l'aise quand il explique à ma grand-mère de manière abrupte qu'elle ne réintégrera plus notre maison. Il ne veut plus la voir chez nous et puisqu'elle se plait tant avec la famille de son fils, notre voisin, et surtout avec sa belle-fille tant honnie quelques années plus tôt, elle n'a qu'à aller s'installer chez eux, ce sera plus simple pour tout le monde.

Bien sûr, ni ma grand-mère, ni ma tante, ne s'attendent à cette visite inopinée et toutes deux sont très choquées de cette déclaration de mon père. Moi-même, je suis interloqué, contrarié. Sur le chemin du retour, mon père me déclare qu'il se sent soulagé d'un grand poids tant cette situation lui était pénible et qu'il est très content d'avoir réussi à crever cet abcès. Pour ma part, j'étais très mécontent et incapable d'articuler quoi que ce soit

A la suite de cet épisode fâcheux, ma grand-mère qui considérait qu'avec une base de repli, notre maison, elle pouvait fréquenter la famille de son fils dans la journée, ne s'installa pas chez eux. D'ailleurs, ils ne lui en avaient pas fait la proposition. Elle habita donc définitivement chez sa dernière fille. Et c'est dans cette maison qu'elle était décédée il y a un mois. Ces deux décès aussi rapprochés, de personnes qui ne s'appréciaient pas du tout, ne manquaient pas d'alimenter les pensées que j'ai évoquées plus haut.

Pour l'heure, à la maison, une activité fébrile liée à la préparation des obsèques se mêlait à un état de prostration généralisée. C'était l'effet de « l'irruption du réel », selon Lacan, dans la vie de chacun. L'imprévisible qui vous tombe dessus sans prévenir, l'imprévisible nous ramène au réel, à la vraie réalité. Personne ne parlait, si ce n'est pour les choses liées à l'organisation matérielle des obsèques. Il fallait penser à tout. On n'avait pas l'habitude. Les décès ne sont pas si fréquents, heureusement. Les voisins aidaient de manière efficace et bienveillante, la solidarité villageoise que j'ai déjà évoquée.

Denise, la voisine d'en face, toujours dévouée, passerait dans toutes les maisons du village pour distribuer un petit document concernant le décès et l'organisation des obsèques. A qui allait-on demander de porter le Crédo³¹ ? de porter le coussin ? A quel boulanger allions-nous commander les brioches qui seraient offertes après l'enterrement ? Dans quel café, allions-nous proposer cet encas ? Nous avions le choix entre deux possibilités.

Ma mère a aussi fait rappeler mon frère de son unité de parachutistes basée à Pau pour qu'il puisse assister à l'enterrement. Il devrait arriver le lendemain.

³¹ Ce que nous appelions le crédo dans nos villages était en réalité un grand crucifix en marbre qui serait déposé sur le cercueil pendant la cérémonie des obsèques.

Pour ma part, je me trouve un peu en dehors des choses. Je m'occupe de la ferme, de nourrir les bêtes, de la traite des vaches, j'occupe le temps par les activités matérielles nécessaires. La vie continue, mais plutôt machinalement. Je ne réalise pas bien ce qui arrive. Je me sens très partagé, à la fois, soulagé et triste. Je me souviens avoir eu pendant ces quelques jours une terrible envie de chanter. Pourquoi ? Pas de joie car j'étais triste. J'aimais beaucoup chanter, cela m'arrivait souvent de fredonner pour moi-même les refrains à la mode. Est-ce l'empêchement à chanter dans ces circonstances particulières qui me donnait encore plus l'envie de chanter ? Peut-être. Il est vrai que nous étions toujours inquiets pour mon père qui menaçait souvent de se suicider mais nous n'avions pas envie qu'il meure. D'un autre côté, s'il s'était suicidé l'opprobre serait retombée sur la famille. N'était-ce pas mieux que le sort en ait décidé ainsi ? Autant de questions que nous nous posions et qui n'étaient pas formulées ouvertement. Mon père nous inquiétait beaucoup par son humeur très changeante. Un jour, il avait quitté la maison, sans prévenir, sans dire où il allait, en voiture. Nous étions restés sans nouvelles de lui pendant trois jours. C'est un oncle, l'un de ses frères qui nous a fait savoir par téléphone qu'ils l'avaient accueilli et que nous pouvions être rassurés. Il était rentré quelques jours plus tard, sans explications et la vie avait repris. Nous autres les enfants, n'avions jamais su ce qui avait provoqué ce départ subit.

Le soir même de mon retour, je propose à ma mère de veiller mon père avec un cousin de mon âge. D'une part pour que le reste de ma famille puisse se reposer car tous ont très peu dormi la nuit précédente, d'autre part, je considère que c'est un devoir pour moi de veiller mon père. Un devoir filial, un devoir en responsabilité en guise de dernier adieu.

Quand tout le monde est couché, mon cousin et moi jouons aux cartes sur la table de la cuisine qui est en même temps la pièce principale de la maison. pour passer le temps. Nous bavardons. Nous buvons du café, beaucoup de café. Mon père repose dans la petite chambre contiguë, et nous apercevons son corps allongé sur le lit par la porte entrouverte.. Un mouchoir blanc recouvre son visage. Au milieu de la nuit, je demande à mon cousin s'il a vu le visage de mon père, à découvert, depuis son arrivée. Il me dit que non. Je lui propose de nous approcher de sa dépouille et d'enlever le mouchoir qui ôte son visage à notre vue, il accepte. Quand je découvre le visage de mon père, je suis aussi surpris que mon cousin car, moi non plus, depuis que je suis revenu à la maison, je n'ai pas vu le visage de mon père en vrai, comme maintenant. Le peu de lumière qui provient de la cuisine rend le visage très très pâle, très marqué, les traits sont accentués. La barbe a continué de pousser. Je reconnais mon père sans vraiment le reconnaître, en tout cas, je ne me sens pas très bien, des touffes de poils noirs lui sortent des oreilles. Je

suis impressionné, mal à l'aise, je suis surtout très triste. Je regrette d'avoir proposé cela à mon cousin. Je me croyais sans doute plus armé face à la mort. Je la reçois en pleine figure !

Le jour des obsèques, une énorme surprise m'attendait. Une demi-heure avant la levée du corps, je me trouve dans la cuisine, devant la porte de la chambre dans laquelle repose maintenant le cercueil de mon père, la mise en bière vient de se terminer. Je vois alors s'encadrer dans la porte d'entrée un camarade de classe, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième, je sens une très forte émotion me submerger. Un véritable choc ! Jamais je n'aurais pensé... Je ne m'y attendais absolument pas, personne n'était au courant. Ils sont peut-être une quinzaine à s'être déplacés. Dire que je suis touché est un euphémisme, jamais je n'aurais imaginé une chose pareille. L'amitié existe, je l'ai rencontrée. Je les ai remerciés, sans doute maladroitement, j'aurais voulu les embrasser tous.. Dieu, quelle émotion !

La question de ma poursuite d'études à l'Ecole Normale se pose. Je le sais. Je propose d'arrêter les études et de revenir travailler à la ferme. Si cela se fait, ce sera dur pour moi, mais je m'y suis préparé. Le devoir, là encore. Ma mère m'annonce que la décision est déjà prise, il faut que je continue. Elle l'a décidé en concertation avec mes sœurs. Je suis dans l'année du bac. L'année prochaine, je ne serai plus à charge pour la famille. Ma jeune sœur, par contre, va devoir arrêter ses études. Pour la ferme, ma mère m'explique que c'est un mauvais moment à passer, elle va engager un ouvrier agricole pour aider mon jeune frère qui n'a que quatorze ans, le temps que mon frère aîné rentre du régiment. Le Maire du village qui est venu faire une visite dès qu'il a appris la mort de notre père, a assuré à ma mère qu'il allait s'occuper de faire les démarches nécessaires pour qu'il puisse être libéré rapidement des obligations militaires en tant que soutien de famille. Ces démarches resteront sans succès car la guerre d'Algérie se poursuit et nous n'avons pas d'autres appuis à faire valoir. Au lieu de rentrer à la maison, il servira donc six mois en Algérie. Pour ma part, je promets qu'en attendant son retour j'aiderai autant que je le pourrai lors des week-ends de grande sortie et pendant les vacances. Comme je le faisais déjà, depuis toujours, puisque je n'ai jamais rapporté de travail scolaire à faire à la maison, mais, cette fois, j'aiderai de manière plus rapprochée encore.

Je suis actuellement en Terminale Sciences Expérimentales. (Sciences Ex) car je ne suis pas suffisamment fort en maths pour être recruté dans la classe de Maths Elémentaires, (Maths Elém), d'ailleurs, je n'y tiens pas, je ne me sens pas du tout « matheux », j'y ai déjà fait allusion. Pour l'option philosophie (Philo), les cours se passent à l'Ecole Normale des filles, seule une petite dizaine d'élèves triés sur

le volet pourront y accéder. En contrepartie, une dizaine de filles « matheuses » intégreront notre classe de Maths-Elém, à l'Ecole Normale des Garçons. Je vous laisse deviner le nombre de paires d'yeux intéressés qui se focalisent sur elles lors de leur arrivée dans notre cénacle de jeunes hommes en pleine croissance...

Par ailleurs, je dois dire que cette option Sciences Ex me va très bien. (Avec le recul, je pense que j'ai peut-être fait « contre fortune bon cœur » ?) Une chose est sûre, je suis très lié à tout ce qui concerne la nature, je le resterai toute ma vie, j'aime les sciences Naturelles. Dix ans plus tard, j'organiserai pendant plusieurs années un concours-nature dans le cadre de l'association de parents d'élèves dont mon épouse et moi faisons partie. Mais, à ce stade de mes études, j'aime aussi beaucoup d'autres matières telles la physique, la chimie, la philo, les langues, un peu moins l'histoire-géo que je trouve enseignée ici de manière peu tonique, même si les professeurs sont très sérieux.

Quatorze ans ont passé depuis le deuil de mon jeune frère, en 1946. Ce deuil-ci, celui de notre père ne sera pas aussi marqué pour nous. Pour ma part, je m'autoriserai à retourner aux bals organisés par les Ecoles Normales de filles et de garçons, au printemps suivant. Je retrouverai là mes camarades avec grand plaisir. Il en sera de même pour les autres membres de la famille qui marqueront le deuil pendant une période plus courte. Après le décès de mon père, au bout de quelques mois, notre mère quittera les vêtements noirs pour des vêtements violets. Peut-être qu'inconsciemment, j'ai gardé de cette période une certaine attirance pour les vêtements de cette couleur et pour la couleur violette en général. J'ai souvent fait ce choix dans mes vêtements. J'ai l'impression que cette couleur me protège.

La vie a repris à l'Ecole Normale.. Un jour, au printemps suivant, un lundi matin, lendemain de bal, nous nous rendons au cours de sciences naturelles, encore fatigués de la fête de la veille. Aucun élève n'a appris la leçon comme il avait été demandé par le professeur. Ce dernier m'interroge en me faisant passer au tableau. Il me demande de prendre une craie car je vais devoir dessiner quelque chose. Mais voilà, je ne sais rien, rien de rien, je n'ai rien appris. Je reste muet. Et puis, sans que je comprenne moi-même pourquoi sur le moment, je claque la craie dans la rainure du tableau et je retourne m'asseoir à ma place. Le maître nous demande alors d'ouvrir nos cahiers car nous allons poursuivre l'étude de ce cours.

Avec le recul, il me semble que j'étais très en colère envers le professeur car la veille, sa propre fille participait à la « sauterie » avec nous. Cette dernière était la petite amie de l'un de nos camarades. Nous avions fait la fête ensemble. Le professeur qui m'interrogeait était au courant. Je trouvais injuste qu'il nous interroge ce jour-là. Je considère aujourd'hui qu'il a vraiment bien géré

l'incident, avec une grande intelligence pédagogique, en ne se fâchant pas. Peut-être parce que j'étais considéré comme un élève très sérieux dans son travail. Cela a pu aider. Le professeur n'y a jamais fait allusion le reste de l'année et ne m'en a jamais tenu rigueur.

C'est ce même professeur qui nous avait demandé un jour de trouver une définition positive de la santé. Nous avons planché mais n'avons rien trouvé en termes de formule. Toutes s'articulaient autour de la notion de « ne pas souffrir, ne pas être atteint...ne pas contracter... » Nous ne trouvions pas de formule positive.

Il nous donna la réponse suivante : *“La santé c'est la vie dans le silence des organes”*. La réponse nous avait fait forte impression, nous étions admiratifs devant une formule si concise et si juste. Nous pensions, puisqu'il ne l'avait pas précisé que c'était lui qui avait cogité sur la question et avait trouvé cette magnifique formulation. Longtemps plus tard, un jour, par curiosité, j'ai essayé de creuser un peu la question et j'ai découvert que la formule datait de 1936, avait été inventée par le chirurgien Lucien Leriche³² et avait été largement reprise depuis, parfois avec quelques variantes.

A de nombreuses reprises, cette année-là, je m'étais entretenu avec l'agent de laboratoire car je voulais en savoir plus sur l'élevage des rats blancs prévus pour les exercices de dissection. J'étais fasciné par cet élevage. Je passais du temps à les observer dans le laboratoire. Cet agent m'avait proposé que je lui rapporte de la ferme un rat gris, un rat des champs, si je pouvais en capturer un vivant, il était intéressé pour effectuer des croisements. Cela ne se réalisera pas. Il m'était très facile d'attraper un rat vivant à la ferme. Nous l'avons fait de nombreuses fois grâce à une cage spécifique. Mais la vraie raison c'est que je ne me voyais pas voyager avec ce type d'animal dans un carton dans le train.

Ma compagne et moi avons rencontré, il y a une dizaine d'années, en Russie, une jeune fille qui voyageait en avion avec un rat comme animal de compagnie dans son sac à dos. Elle l'alimentait constamment à l'aide d'une pipette. Elle nous avait expliqué combien il avait été compliqué pour elle d'arriver à ses fins pour avoir le droit de l'emmener en avion, en Russie. Elle avait dû faire établir un passeport spécifique pour l'animal.

Les rats, je les retrouverai une nouvelle fois lors de mes études de psychologie à l'université de Rouen . Nous devions réaliser une séquence de travaux dirigés à la

³² Cette formule du chirurgien René Leriche, datée de 1936, continue à être largement reprise dans de nombreux articles encore aujourd'hui.

Faculté des sciences. L'expérience consistait à prendre un rat dans une cage, à le plonger dans un bassin et à chronométrer le temps qu'il allait mettre à gagner un pôle de « terre sèche » pour se ressuyer.³³ Expérience à renouveler avec plusieurs de ces animaux pour établir des comparaisons. Le groupe comprenait trois filles (jeunes étudiantes d'une vingtaine d'années) et moi-même, retraité de fraîche date. Les filles avaient une peur bleue des rats alors qu'ils étaient inoffensifs au possible, sans doute à force d'être manipulés, ou, peut-être bien rassasiés juste avant l'expérience ? Toujours est-il que jamais je n'avais vu de rats aussi gentils. La manipulation de ces petites bêtes m'est revenue d'office. Je ne me suis pas fait prier. Je ne garde pas un souvenir très concluant de ces expériences. Je me demande même si elles étaient bien nécessaires dans le cadre d'une licence de psychologie clinique.

Cette troisième année d'Ecole Normale se terminera tranquillement avec la réussite à l'épreuve du baccalauréat, mention assez bien. Ma cousine, la fille de mon oncle qui habite depuis quelques années la ferme voisine de celle de mes parents a elle aussi passé cette épreuve et elle a été recalée, au grand dam de son père qui n'a pas supporté que moi, j'aie pu être reçu et pas elle... Pour lui, la vie est injuste ! Il me l'a fait sentir.

« Le bac, une fleur que l'on cueille en passant... »

(Raoul Masclef professeur de sciences physiques à l'E.N.G. d'Arras)

Il faut préciser qu'à cette époque, pour savoir si nous étions admis, il fallait, soit écouter la radio sur une station régionale, soit attendre la parution de la liste des reçus le lendemain matin dans la presse locale, en l'occurrence la Voix du Nord, journal auquel nous étions abonnés. La factrice nous l'apportait tous les jours, à peu près à la même heure, vers midi. J'avais dit à ma famille que ce n'était pas la peine d'écouter la radio et que nous consulterions le journal le lendemain. Ils ne devaient pas se faire de souci. En fait, ils étaient plus inquiets que moi ; nous étions tellement surentraînés avec les devoirs sur table tous les quinze jours à l'école Normale, que nous avions l'idée assez nette que seuls quelques élèves de notre promotion risquaient d'échouer.

Le lendemain, jour de soleil radieux, j'étais en train de cueillir des cerises au sommet d'un arbre cinquantenaire lorsque ma sœur m'appela pour me confirmer la bonne nouvelle. Je descendis pour vérifier de mes propres yeux et la journée se

³³ Se sécher

termina comme elle avait commencé : une journée de travail dans une ferme à la campagne. Aucune exubérance, ma famille et moi étions contents, bien sûr, mais ce n'était pas une raison pour le crier sur les toits. La modestie et la discrétion étaient de mise pour ma mère, (mon père n'aurait pas pu s'empêcher de l'annoncer à la ronde...), d'autre part, il n'y avait pas de champagne à la maison, boisson beaucoup trop chère pour les moyens financiers de mes parents. Alors, peut-être avons-nous fêté l'événement en ouvrant une bouteille de cidre bouché le dimanche suivant comme nous le faisions les jours de fête, accompagnée d'un gâteau-maison fabriqué par ma sœur. Cela ne m'a pas marqué. En réalité, nous étions peu démonstratifs et dans cette occasion de réussite partagée, la satisfaction restait très intériorisée. L'essentiel pour ma mère reposait selon moi sur deux choses, d'une part, dès l'année suivante, je serais complètement pris en charge par l'Ecole Normale, un poids financier en moins pour elle et pour la famille, et d'autre part, elle était fière qu'il y ait chez nous, un fils instituteur (à défaut d'être prêtre...). L'image de l'instituteur dans les campagnes, souvent secrétaire de Mairie, demeurait une image de respectabilité, de sérieux, et aussi l'image de quelqu'un qui reçoit un salaire régulier, qui n'a donc pas à subir les aléas du mauvais temps, des récoltes incertaines, des maladies dans le bétail etc. Ma mère éprouvait aussi la satisfaction d'avoir fait le bon choix en permettant que je termine mes études après le décès de mon père. Pour autant, je ne l'ai jamais entendu dire, ni mon père, qu'ils « s'étaient sacrifiés » pour que je puisse étudier, comme j'ai pu l'entendre souvent de la bouche de certains camarades. Mes parents assumaient leurs choix. En ce qui me concerne, « je me devais » d'être à la hauteur de la confiance que l'on m'avait accordée, le résultat positif satisfaisait tout le monde.

Beaucoup d'admiration, certes, la famille se trouvait valorisée, mais je m'interroge sur ce que pouvaient ressentir, au fond mes frères et sœurs.

Ma sœur cadette avait dû abandonner ses études en octobre de l'année précédente, au décès de mon père, donc au début de la seconde. Comment vivait-elle cette réussite de son frère au baccalauréat alors qu'elle-même avait commencé à travailler à la poste ?

Mon plus jeune frère, je l'ai raconté plus haut, avait échoué au certificat d'études en juin de l'année précédente et, depuis, travaillait à la ferme. J'avais essayé de persuader ma mère que le métier d'agriculteur n'était pas rentable dans une ferme aussi petite et qu'il aurait été préférable pour lui qu'il apprenne un vrai métier selon son goût. Elle n'a jamais cédé. Pour elle, il y avait plus de noblesse à rester agriculteur, à « être son propre maître », quitte à tirer le diable par la queue plutôt qu'à devenir un ouvrier spécialisé titulaire d'un CAP. Il resterait donc agriculteur,

épouserait une fille d'agriculteur et prendrait la succession de ses parents à la ferme. C'est ce qui se produisit quelques années plus tard, avec toutes les difficultés que cela pouvait engendrer puisque ma mère restait elle aussi dans la ferme familiale, dans une pièce spécialement aménagée pour elle au bout de la longère. Cette solution lui fit extrêmement plaisir dans un premier temps car la maison restait dans la famille. Par la suite, la situation relationnelle avec l'épouse de mon jeune frère se dégrada très vite. L'histoire se répétait, c'était exactement la situation qu'avait vécue ma grand-mère avec sa bru quand elle avait demandé à venir habiter chez nous. J'aurai l'occasion d'y revenir.

Mon frère aîné, né en 1940, avec qui j'avais partagé toute ma scolarité à l'école primaire, dans la même classe, avait été reçu au certificat d'études primaire et avait commencé à travailler à la ferme aussitôt après, dès ses quatorze ans. Quand j'ai obtenu mon bac en 1961, cela faisait donc sept ans qu'il avait quitté l'école et un an qu'il était au service militaire. Il était en Algérie, et n'apprendrait donc la nouvelle de mon succès, par courrier, que beaucoup plus tard. Il sera libéré à la fin du mois de septembre de l'année suivante. Après le décès de notre père, comme prévu, notre mère avait dû embaucher un ouvrier agricole pour aider mon plus jeune frère à la ferme. Quelqu'un qui connaissait bien la maison puisqu'il avait déjà travaillé pour nous quelques années auparavant, lorsque nous étions petits. Pour mon frère aîné également la question de l'apprentissage d'un métier s'était posée lorsqu'il avait quitté l'école primaire à quatorze ans car notre boucher habituel avait proposé à mes parents de l'embaucher comme apprenti, proposition qui plaisait beaucoup à mon frère. Mes parents ne donnèrent pas leur accord, le refus était plus net encore du côté paternel. Il est vrai que mon père comptait beaucoup sur cette aide nouvellement disponible pour la ferme. Alors que lui-même ne devait pas se sentir en très grande forme physique et psychique.

La ferme, en toute responsabilité...

Lorsque les grandes vacances suivantes débutent, je me sens donc en première ligne pour les travaux de la ferme, en pleine responsabilité, car mon jeune frère n'a que quinze ans. En perspective, les foin à terminer, les betteraves à démarier. Nous ne chômerons pas...

Concernant la moisson qui approche, je vais devoir anticiper car notre moissonneuse-lieuse, vieille de trente ans a rendu l'âme l'an dernier. Je propose à ma mère de vendre la dernière jument de notre écurie pour acheter une

moissonneuse-lieuse d'occasion. Nous ne nous sentons pas encore prêts à passer au moissonnage-battage. Le prix demandé par les entrepreneurs est encore dissuasif pour le moment. Aidé de notre voisin Alexandre, dont j'ai évoqué le nom plusieurs fois, voisin qui me conseille toujours de manière judicieuse, j'achète cette machine et je vais la chercher à Crémarest, un bourg situé à une vingtaine de kilomètres de la maison. Nous passons d'une Mac Cormick à une Massey-Harris, une machine plus compliquée que la précédente, je m'en apercevrai très vite à l'usage.

Je n'ai pas encore de permis de conduire et malgré mes nombreuses demandes, ma mère refuse toujours de m'acheter un vélomoteur. Il est vrai qu'elle contrôle mieux mes déplacements à vélo. De temps en temps, je sollicite Alexandre pour qu'il me prête son vélomoteur, ce qu'il accepte volontiers, ne comprenant pas, lui non plus, pourquoi ma mère me refuse cet achat. Son argument principal réside dans le danger que cela représente, elle craint pas dessus tout les accidents. Quoi qu'il en soit, la dépense ne lui semble ni urgente, ni nécessaire.

Toujours aidés d'Alexandre et de Denise, son épouse, de notre ouvrier agricole qui s'occupe surtout de la cour car il ne sait pas conduire le tracteur, mon jeune frère qui a maintenant quinze ans et moi-même allons assurer ce premier été de travail, de récoltes diverses sans notre père. Ce dernier qui, même s'il n'était pas toujours présent au travail, représentait néanmoins cette instance paternelle que nous connaissions depuis la toute petite enfance. Je n'ai pas souvenir que mon frère aîné ait eu droit à une permission cet été été-là. Nous réussissons bien et nous assumons ces travaux dans de bonnes conditions. Pour me détendre, le dimanche, je suis autorisé à fréquenter les kermesses et les bals de ducasse. J'ai pris confiance en moi dans ce domaine, je commence à savoir danser suffisamment bien pour inviter des jeunes filles. Je ne me prends pas pour un expert en la matière, cependant. Et les refus ne sont pas plaisants car je me demande toujours pourquoi je ne plais pas à toutes les filles que j'invite alors que, pour moi, cela devrait aller de soi...Je suis confronté à la réalité. A contrario, je vois bien que certaines jeunes filles ne demandent que cela, que je les invite à danser, mais cette fois, c'est moi qui ne suis pas attiré par elles ...

Deux camarades sont venus passer le week-end à la maison. Le dimanche ils m'accompagnent à la kermesse d'Halinghen. L'Abbé Dufour, le curé de la paroisse qui a initié cette kermesse, hyperdynamique et grand communicant, lui a très vite donné une belle renommée. On y vient de loin, c'est la kermesse la plus prisée de la région, la plus fréquentée. Au détour d'un stand, je salue une jolie jeune fille de loin, d'un sourire amical. Je la connais un peu. L'un de mes deux camarades qui a remarqué mon geste et qui trouve cette jeune personne vraiment

à son goût, me demande si je peux faire les présentations. Après tout, même si je ne la connais pas beaucoup, je peux l'aborder sans risque et lui présenter ce camarade. La conversation s'engage, nous commandons une boisson puis une autre, bavardons à bâtons rompus, faisons connaissance et passons quelque temps avec cette jeune personne. Puis, des adresses s'échangent et nous nous séparons.

Deux ou trois ans après cette première rencontre, mon camarade et cette jeune fille m'inviteront à leur mariage, ... mariage qui dure encore aujourd'hui, soixante ans plus tard. De cette idylle naîtront deux enfants.

En quatrième année, ... « fonctionnaire ! »

Une formation hors pair !

La rentrée en quatrième année d'Ecole Normale n'a rien de commun avec les rentrées précédentes. Nous allons cette année, en tant que « Fonctionnaires », être payés et commencer notre formation professionnelle qui servira de socle à toute ma vie d'enseignant et de chef d'établissement. C'est dire si la formation reçue en quatrième année d'Ecole Normale d'Instituteurs était une formation solide. Nous bénéficierons de trois stages d'un mois dans des écoles d'application auprès de maîtres chevronnés. Un par trimestre.

Mon premier stage s'effectuera à l'Ecole Anatole France d'Arras, en classe de CM1 (Cours Moyen première année) avec Monsieur Le Quentrec, un instituteur hors pair ! Très sérieux, très organisé, très attentif aux élèves ; et aussi très exigeant. Cette année-là, son fils se trouve dans sa classe. A l'école, il appelle son père « Monsieur », comme tout le monde. Apparemment, il a bien intégré cette particularité puisqu'il le fait de manière tout à fait naturelle. Pendant les deux premières semaines, nous restons en observation au fond de la classe, puis nous nous lançons, sur la proposition du formateur pour une leçon, puis pour une deuxième, dans une matière différente puis pour une demi-journée complète, sous son œil critique et bienveillant. A tant d'années de distance, je le remercie encore pour ces premiers pas dans le métier, pour cet accompagnement de très grande qualité qui m'a beaucoup marqué. A l'issue du stage, le maître de stage établit un rapport qui sera lu par le professeur de l'Ecole Normale tuteur de l'élève-maître concerné et si nécessaire, une discussion pourra avoir lieu avec lui, à la demande de l'un ou de l'autre.

Au deuxième trimestre, mon maître de stage, Monsieur Goubel exerce à l'Ecole Ferdinand Buisson, à deux pas de l'Ecole Normale, en classe de CE2, (Cours Élémentaire deuxième année). Un autre style, très professionnel et très bienveillant également, mais plus détendu, plus « bon enfant ». Là aussi,

j'apprends beaucoup mais ce deuxième stage ne participe plus de la grande découverte du métier comme dans le premier cas, nous avons déjà « un peu de métier ». Comme lors du premier stage, les enfants qui fréquentent ces écoles de centre-ville sont des élèves sérieux et travailleurs, très suivis par les parents, des écoles privilégiées en quelque sorte.

Cela changera, lors du troisième stage que j'effectuerai dans une école de Boulogne sur Mer avec un maître qui exerce en CP (cours préparatoire). Le milieu social est plus diversifié, je pourrai donc aborder un public différent. Une nouvelle expérience très enrichissante. Différente aussi puisque je voyage en train tous les jours, au départ de Neufchâtel. Dans cette classe tenue par Monsieur Caux, maître de stage, plusieurs élèves redoublent et un élève triple son CP. Apparemment, ce troisième CP ne suffira pas pour qu'il apprenne à lire. Moi-même lorsque je débiterai dans la fonction à l'Ecole primaire Jules Ferry d'Etaples, j'aurai dans ma classe de CM1 des élèves âgés, redoublants ou « triplants ». L'un d'entre eux, qui aura quatorze ans dans l'année, quittera l'école en cours d'année pour aller travailler. Les RASED³⁴ seront créés en 1990, ils succéderont aux GAPP³⁵ créés en 1970 qui, bien que représentant déjà un net progrès dans l'accompagnement des élèves en difficulté demandaient une amélioration. Dix ans plus tôt, les élèves en difficulté redoublaient leur classe sans que l'on se préoccupe de savoir ce qui pouvait entraver leur difficulté à entrer dans les apprentissages. Ceci explique qu'à la sortie du CM2 (Cours moyen deuxième année), à peine la moitié de l'effectif de la classe serait autorisée à passer au Cours Complémentaire.

Nous avons fait beaucoup de chemin depuis dans ce domaine et c'est tant mieux, même si, sous la présidence de Nicolas Sarkozy, en 2007-2008, un coup de frein magistral a été donné par le biais de la suppression de 5000 postes de rééducateurs RASED, postes qui ne seront jamais rétablis malgré des promesses diverses. Cette suppression visait à faire des économies en supprimant des postes « moins

³⁴ Les RASED (Réseaux d'aides spécialisées aux élèves en difficulté) ont été créés en France en 1990 pour remédier aux limites que présentaient les groupes d'aide psychopédagogique (GAPP) et les classes d'adaptation. Ils consistent en l'intervention de professeurs spécialisés et de psychologues scolaires en renfort aux équipes enseignantes, dans le but de prévenir mais surtout de pallier l'échec scolaire au sein des écoles primaires. Les objectifs principaux sont donc de prévenir et remédier aux difficultés scolaires persistantes qui, soit résistent aux aides apportées par les enseignants principaux, soit nuisent à la progression dans le cursus scolaire et/ou à l'insertion sociale, ou enfin, se traduisent par des écarts d'acquisition ou un défaut d'adaptation. Les aides apportées ne se substituent pas pour autant à l'action du maître de la classe, elles l'accompagnent, la complètent, voire la prolongent, dans le souci d'instaurer ou de restaurer le désir d'apprendre. Les RASED participent à l'adaptation simultanée du milieu scolaire à l'enfant et de l'enfant au milieu scolaire. Ils fournissent, à l'intérieur de l'école, des aides spécialisées aux élèves en difficultés scolaires et/ou personnelles. Les aides sont personnalisables selon chaque cas. Après une étude et une évaluation des difficultés de l'enfant, un projet d'intervention est proposé non seulement à l'élève, à l'enseignant mais aussi aux parents. En effet, si l'autorisation des parents n'est pas nécessaire (sauf en cas de prise en charge individuelle), il est important qu'ils soient partie prenante dans le projet proposé.

³⁵ Groupe d'aide psychopédagogique

visibles » du grand public, sous le prétexte que, là encore, il était difficile d'évaluer les résultats obtenus. Sans doute, le dispositif aurait certainement pu être amélioré, j'en suis persuadé, notamment par un lien plus rapproché entre les rééducateurs et les enseignants dans les classes puisque c'était le reproche principal fait aux membres des RASED. Mais un autre choix a été fait...par économie ! Le président suivant, François Hollande, promet aux enseignants de rétablir ces postes RASED dès qu'il serait élu. Il oublia très vite cette promesse et cet accompagnement des élèves en difficulté ira en s'amenuisant les années suivantes jusqu'à n'être aujourd'hui qu'un simulacre d'accompagnement des élèves en difficulté. Ces derniers seront dirigés bien plus tôt vers les MDPH (Maisons Départementales des Personnes Handicapées) pour être pris en charge par les CMPP (les Centres Médico-psycho-pédagogiques) qui eux aussi manquent cruellement de moyens. Ce qui signifie en clair que l'attente avant la prise en charge de l'enfant peut aller jusqu'à un an.

Malgré l'absence de dispositifs d'aide particuliers, j'ai souvenir que, déjà dans les années soixante, des enseignants faisaient preuve d'intuition concernant les élèves rencontrant des difficultés d'apprentissage. Je voudrais en donner un exemple qui m'est resté gravé tant il m'était apparu significatif du rôle de l'enseignant.

Un camarade d'Ecole Normale qui débutait presque en même temps que moi m'avait soumis le cas de l'un de ses élèves, en CP, qui, presque à la fin de l'année scolaire, n'avait toujours pas appris à lire et surtout, restait complètement mutique en classe. Il ne savait quelle attitude adopter. Devait-il demander aux parents de consulter un médecin ? un psychologue ? Finalement, à l'issue de notre discussion, il décida de donner un an de plus à cet élève pour qu'il apprenne à lire. Une nouvelle chance. Comme il s'agissait d'une classe à plusieurs cours, il le mettrait officiellement au CE1 (cours élémentaire première année) mais il l'associerait aux élèves de CP pour les cours de lecture.

Au cours de cette deuxième année, l'élève en question « décolla », c'est le cas de le dire, rattrapa largement ses camarades de classe et termina l'année en « tête de peloton ». Plus tard, j'ai appris qu'il avait poursuivi ses études en collège-lycée et dans l'enseignement supérieur pour devenir professeur de mathématiques.

Mon collègue, avec qui j'ai évoqué à plusieurs reprises cet exemple frappant de « déblocage » tardif d'un élève, m'apprit que les parents de cet enfant n'avaient pas le temps de s'en occuper et qu'il avait passé sa prime enfance tout seul, dans son berceau, la première année, dans son parc, ensuite, etc... Dès que cela avait été possible, la mère calait son biberon dans l'oreiller pour qu'il puisse le boire sans aide. Cet enfant n'avait donc pas été sollicité sur le plan de la relation à la

mère, d'abord, ni aux parents par la suite, il n'avait pas été stimulé, alors que nous savons aujourd'hui quelle importance revêt cette première année de l'enfant, pour la séparation symbolique d'avec la mère, pour son entrée dans le monde, pour sa construction psychique. Nous savons quelle importance revêtent toutes ces années avant l'entrée à l'école pour faciliter l'accès aux apprentissages scolaires.

Au cours de presque vingt années de travail en groupe d'analyse de pratique professionnelle, très souvent avec des rééducateurs, mais aussi avec des orthophonistes, des éducateurs spécialisés, des psychologues de l'éducation, nous nous sommes penchés sur des situations de ce type que nous essayions d'éclaircir, d'éclairer de notre mieux en prenant le temps de la réflexion. Et surtout, en donnant « du temps au temps » pour que ces élèves grandissent et mûrissent à leur rythme. En leur « donnant du futur » selon l'expression de Jacques Lévine.

Quand j'ai rencontré ce psychanalyste en 1997-98 au Rectorat de Rouen, je lui ai dit que la méthode d'analyse qu'il proposait, que son association, l'AGSAS proposait, représentait pour moi « Le chaînon manquant³⁶ » par rapport à toutes les formations que j'avais pu faire depuis mon entrée en fonction, et que jamais je ne trouverais mieux que cette méthode pour essayer de comprendre au plus près ce qui peut ralentir voire entraver la scolarité d'un enfant. Cette méthode permettait vraiment, selon moi, de lui apporter les éléments qui pourraient lui donner à nouveau « du futur ». Pour Jacques Lévine, faire passer cet enfant du « regard-photo » au « regard-cinéma », autrement dit l'aider à se projeter vers l'avenir dans une dynamique de progrès.

Que le lecteur veuille bien excuser cette digression dans mes « vagabondes pensées », mais n'est-ce pas là le propre de ce type de pensées qui répond aux associations d'idées. Surtout si ces idées touchent un point sensible de mes engagements en tant qu'éducateur qui a toujours considéré qu'il fallait tout tenter pour ne laisser personne sur le bord du chemin.

Pour cette dernière année à l'Ecole Normale d'Instituteurs, certains élèves seront logés en ville (internes-externés) et je ferai partie de ces derniers. Je ne me souviens plus si c'était sur la base du volontariat ou par une désignation d'office. Quoi qu'il en soit, je vais loger avec R., un camarade de classe avec lequel je m'entends déjà très bien, il a été mon voisin de classe toute l'année précédente. Nous louons une petite chambre au-dessus d'un café-tabac, à un quart d'heure à pied de l'école. Une chambre simple, avec lavabo. Douche et toilettes sur le palier. Trois jeunes collègues, nouveaux arrivants à l'école Normale puisqu'entrés directement en quatrième année pour une formation de deux ans, occuperont la chambre contiguë. Je me souviens que leur rythme de vie était très marqué par

³⁶ Entre pédagogie et psychanalyse : le chaînon manquant... Bernard Delattre (2004) agsas.fr

l'écoute sur leur transistor d'une émission de radio restée célèbre : « Salut les copains » !³⁷

Chaque mois, nous recevrons une petite somme d'argent pour assurer nos menues dépenses, le reste de notre « salaire » de stagiaire nous sera versé à la fin de l'année scolaire : le pécule . Pour la majorité des élèves, cet argent servira au voyage traditionnel de fin d'année, de fin de cycle même, à l'Ecole Normale.

Pour ma part, je profiterai du versement de cette somme d'argent pour deux priorités que je me suis fixées : en premier, pour me faire soigner les dents, car j'ai de nombreuses caries non traitées et en second lieu, pour passer le permis de conduire. Ce qui me permettra d'acheter ma première voiture dès les grandes vacances : Une 403 Peugeot d'occasion. De plus, je dois rentrer au plus vite à la ferme, dès le début des vacances, pour aider ma famille et décider des choix à opérer dans les travaux à venir.

Je ne remercierai jamais assez ma mère et mes sœurs d'avoir permis que je puisse terminer ma scolarité après le décès de notre père. Une grave décision qui aurait pu, à l'inverse, changer totalement le cours de ma vie personnelle et professionnelle.

L'une des valeurs fondamentales affichées à l'Ecole Normale d'Instituteurs se nomme la Laïcité. Il en sera beaucoup question tout au long de notre scolarité dans cette école, mais plus particulièrement encore durant cette année scolaire, avant que nous soyons « lâchés dans la nature » pour voler de nos propres ailes. Je me souviens d'un petit stage à ce sujet avec un instituteur breton retraité, dépêché pour l'occasion : Monsieur Lecarduner. J'ai retenu son nom car ce formateur nous a très bien explicité les notions de laïcité et montré de quelle manière nous devons agir professionnellement pour ne jamais choquer personne par des propos, des jugements inappropriés concernant les opinions religieuses des uns ou des autres. Dans le même temps, il nous demandait d'être vigilants sur les signes extérieurs religieux ostentatoires que nous ne devons accepter, en aucun cas. Dans un seul but : toutes les religions doivent rester à la porte de l'Ecole. L'histoire des religions peut par contre s'enseigner à l'école, en faculté, par exemple et faire partie de la culture générale de chacun.

Sur le plan politique, c'est durant cette année que je participerai à ma première manifestation politique dans la rue, à la suite de la tentative de putsch des généraux en avril 1961³⁸. Nous étions une bonne équipe de camarades de classe à

³⁷ Salut les copains (abrégé en SLC) est une émission de variétés radiophonique (pop) lancée le 19 octobre 1959 sur Europe 1 par Frank Ténot et Daniel Filipacchi (sur une idée de Jean Frydman).

³⁸ Le putsch des généraux du 21 avril 1961, également appelé putsch d'Alger, est une tentative de coup d'État, fomentée par une partie des militaires de carrière de l'armée française en Algérie, et conduite par quatre généraux

nous retrouver dans la rue, je dois avouer que cette « première » marquait un tournant dans notre engagement politique au sens large, au-delà des partis. Je me souviens de l'inquiétude générale qui régnait en France à la suite de cette rébellion des généraux, de la création de l'O.A.S³⁹. La guerre d'Algérie ne se terminera que l'année suivante et j'aurai la chance de pouvoir terminer mon cycle d'accès à la titularisation en tant qu'instituteur durant l'année 1962-1963, avant d'être incorporé.

Cette année de formation professionnelle reste dans ma mémoire comme une année très riche en ouverture dans de nombreux domaines. Nous serons invités à participer à beaucoup de stages, de sorties diverses, de visites...J'y reviendrai plus loin.

Nous avons aussi des cours théoriques : j'ai déjà parlé du cours de Morale Professionnelle de l'Instituteur dispensé par le directeur de l'école lui-même sur la base du « fameux » Code soleil⁴⁰. Sans entrer dans les détails, disons que cet ouvrage donnait aux futurs enseignants des conseils qui allaient au-delà de la vie professionnelle et qui dénoteraient aujourd'hui. Des cours de pédagogie, également, mais surtout des cours d'agriculture dispensés par Monsieur Sébert. Il nous enseignait cette matière avec une passion qui n'avait d'égale, à l'inverse, que le peu d'intérêt que lui portait une majorité des étudiants. Il faut comprendre, selon moi, qu'une grande proportion des élèves étaient issus des villes et n'étaient pas très sensibilisés à la vie à la campagne. Et revenait l'éternelle question que se posent souvent les ados vis-à-vis des matières enseignées à l'école: « A quoi cela va-t-il me servir ? »

Monsieur Sébert nous a rappelé des dizaines de fois sa phrase fétiche :

« Et souvenez-vous toujours qu'un binage vaut deux arrosages ! »

cinq étoiles (Maurice Challe, Edmond Jouhaud, Raoul Salan et André Zeller). Ils déclenchent cette opération en réaction à la politique choisie par le président de la République, Charles de Gaulle, et son gouvernement, qu'ils considèrent comme une politique d'abandon de l'Algérie française. Pour sa part, le général Jacques Massu reste à l'écart après s'être vu proposer le rôle de chef.

³⁹ L'Organisation de l'armée secrète, ou Organisation armée secrète, surtout connue par le sigle OAS, est une organisation terroriste clandestine française proche de l'extrême droite créée le 11 février 1961 pour la défense de la présence française en Algérie par tous les moyens, y compris le terrorisme à grande échelle.

⁴⁰ Le Code Soleil dénommé aussi Le livre des Instituteurs a formé en Ecoles normales des milliers d'instituteurs du XXème siècle. Ce code expose les principes essentiels qui doivent guider l'instituteur dans l'exercice de sa fonction. Que doit faire aujourd'hui l'enseignant pour bien exercer son métier ? Une réflexion autour de ces principales questions : Quel enseignant, dans quelle école, transmet quel savoir et comment, à quels élèves, avec quels partenaires ? Auteur : Pachod, André Edition L'Harmattan, 2007 (source : ETICO, UNESCO)

A telle enseigne qu'aujourd'hui encore, soixante ans plus tard, je me souviens de cette formule quand je travaille au jardin et que je fais volontiers ce choix de biner plutôt que d'arroser.

J'ai beaucoup appris grâce à ce professeur, en particulier le nom des plantes, leurs particularités, celui des arbres, des oiseaux, des noms qu'il nous répétait, qu'il nous « ressassait » lors de chaque sortie dans la campagne. Cela a renforcé mon lien préexistant à la nature. Mes proches ont eu par la suite, beaucoup de difficultés à mémoriser le nom de la linéaire cymbalaire qui pousse sur les vieilles murailles ; je reconnais qu'avec eux, j'ai joué au « Petit professeur Sébert » dans ce domaine. ...Nous devions aussi présenter un herbier en fin d'année, et une monographie sur un thème librement choisi par nous. J'avais proposé d'étudier comment s'effectuait la sélection des plantes dans une entreprise de Bersée (Blondeau Semences -59-) qui avait accepté de me recevoir à deux reprises. La prégnance de l'agriculture, toujours, les racines !

Ces cours d'agriculture étaient essentiellement liés au fait que beaucoup d'enseignants seraient bientôt en poste à la campagne. Certains occuperaient en plus le poste de secrétaire de mairie, ce qui sera mon cas pendant trois ans à Beaumetz-les Cambrai. Dans les campagnes, les maîtres étaient souvent sollicités pour donner des cours à des anciens élèves qui avaient quitté l'école à quatorze ans et qui se destinaient à des emplois agricoles, soit comme ouvriers agricoles, soit comme fils d'agriculteurs. Ces cours étaient dispensés le jeudi après-midi, jour de congé des élèves scolarisés.

Monsieur Sébert nous emmena un jour visiter l'abattoir d'Arras. Une visite impressionnante à tout point de vue même pour un adolescent élevé à la campagne. Nous avons pu assister à la mise à mort, en direct d'une vache qu'un tueur amena sur l'aire cimentée. Elle était apeurée et semblait sentir l'odeur du sang en ce lieu de mort. Il attacha solidement la tête de la bête à un anneau fixé sur le sol grâce à une longe passée autour des cornes. Il lui asséna ensuite un coup de pic au milieu de celles-ci, un peu à l'arrière. La bête s'écroula comme une masse, le sang gicla. Le tueur lui passa immédiatement une tige de sureau dans la moelle épinière pour éviter les gestes réflexes et intempestifs de l'animal. Il la saigna à même le sol et le sang s'écoula dans une grille de tout-à-l'égout. La vache fut suspendue à des crochets par les pattes arrière, hissée vers le plafond par un palan et aussitôt fendue en deux de la queue à la gorge. Une énorme masse de viscères s'écroula sur le sol. Plusieurs camarades ne supportèrent pas la vue de cette scène et se mirent discrètement au dernier rang. Nous étions tous pris à la gorge par les différentes odeurs émanant de ce lieu d'abattage. Un souvenir impressionnant, marquant, inoubliable !

Une autre fois nous sommes allés visiter l'usine de charcuterie Caby à Saint-André-les-Lille. Là encore, un réel spectacle qui m'avait beaucoup marqué. Des centaines de porcs attendaient leur mort, parqués dans de grands enclos. Un ouvrier pénétra dans l'un d'entre eux, muni d'une grande pince en fer qu'il posa sur le cou de chaque animal. Aussitôt, sous le choc de la décharge électrique, chacun d'entre eux roulait par terre. L'ouvrier attachait une chaîne à l'une de ses pattes arrière, une chaîne sans fin qui l'emmenait vers l'intérieur de l'usine pour les différentes opérations de brûlage des soies, de nettoyage de la peau, de découpe... Les porcs maintenant suspendus par les deux pattes arrière défilaient ensuite devant une rangée de personnes munies de couteaux chargées pour chacune d'entre elles d'une action particulière. Un vrai travail à la chaîne... Je me souviens en particulier de cet ouvrier qui était chargé de couper la queue de chaque cochon. Uniquement cette opération, à longueur de temps ! J'espérais pour eux qu'ils aient de temps en temps des rotations dans les postes sinon, je ne voyais pas comment une personne pourrait supporter de faire le même geste, à longueur d'année, des années durant dans cet environnement morbide.

Au cours de la visite du reste de l'usine, notre guide-accompagnateur nous expliquait les différentes opérations. Je revois les immenses cuves bouillonnantes d'un liquide gras, peu appétissant dans lequel cuisaient les morceaux de porc destinés à la mise en boîte. Là encore, les odeurs nous prenaient à la gorge. Nous avons écouté avec stupéfaction les nombres qui nous étaient donnés par le guide : le nombre de porcs abattus à la journée, le nombre de tonnes de viande traitées chaque jour, le nombre de boîtes de pâté produites chaque jour., les lieux d'expédition, ..⁴¹

Nous avons eu droit aussi au « Tour du Pas-de-Calais », en autobus. Un circuit-découverte de notre département qui nous permettait de mieux le connaître, ou plutôt de le connaître un peu. Ce périple nous permit de bénéficier d'explications géologiques, sur le Mont Hulin par exemple, point le plus haut du Pas-de-Calais, historiques, de visiter des sites tels que Notre Dame de Lorette, de découvrir une machine extraordinaire, l'ascenseur pour péniches des Fontinettes, à Saint-Omer, une entreprise coopérative à Coudekerque-Branche : la COOP, un tissage de dentelle à Calais. Bref des journées très enrichissantes à tous points de vue. A noter que nous agrémentions les trajets en bus des chansons paillardes de notre répertoire, ce qui n'était pas forcément du goût du directeur qui nous

⁴¹ Pour la suite de l'histoire de cette entreprise, en effectuant des recherches, j'ai relevé ceci dans Wikipédia : « Le 27 juin 2018, l'entreprise est mise en liquidation judiciaire. Le lendemain, les anciens salariés de l'entreprise liquident le stock, donnant les 2,5 tonnes de saucisses cocktail restantes dans une distribution gratuite devant les locaux de l'usine de Saint-André-lez-Lille. »

accompagnait mais qui acceptait néanmoins ces « débordements » de potaches. Cela lui rappelait peut-être ses propres années de jeunesse ?

Nous avons également suivi des stages, de moniteur de colonie de vacances à Wattignies dans le nord, un stage d'Education Populaire à Phalempin avec l'acteur Jacques Debary, qui deviendra célèbre par la suite, notamment dans le rôle de Maigret, une série à la télévision. Cet acteur nous avait fait travailler sur la notion de mythe à partir des films de l'actrice Brigitte Bardot. Lors du stage BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur), qui ne portait pas encore ce nom, nous étions sous la responsabilité d'Yvette Manesse, directrice du stage. Lors d'une sortie dans la forêt de Phalempin, nous nous étions arrêtés dans un estaminet pour boire une bière. Tentés par le juke-box de l'établissement et sales gosses que nous étions, nous ne pûmes résister à appeler notre directrice au téléphone pour lui faire écouter une chanson de Charles Aznavour pas spécialement gentille pour elle : « Tu t'laisses aller⁴². Plaisanterie douteuse dont elle ne nous fit pas grief.

Une sortie très marquante encore lors de cette année de formation professionnelle nous permit d'assister à la tenue d'un procès à la Cour d'Assises de Douai. Pour le départ prévu en bus, notre rendez-vous était fixé à huit heures à l'école. Je me réveille en sursaut à huit heures pile, mon réveil n'a pas sonné ! Trop tard pour me rendre à l'Ecole Normale. Je décide de rejoindre Douai en auto-stop.

A la sortie d'Arras, une 204 Peugeot s'arrête, le conducteur, un homme plutôt jeune, trente-cinq ans environ, est d'accord pour m'emmener. La conversation s'engage. Il me demande ce que je vais faire à Douai. Je lui explique que je me rends à la Cour d'Assises de Douai. Sa réaction est immédiate : « Qu'est-ce que tu as fait comme connerie ? » Je dissipe le malentendu en expliquant la raison de ma présence à cette heure sur cette route, ce qui le rassure. Cela dit je ne sais pas si quelqu'un qui passerait en procès aux Assises se trouverait à cette heure à faire du stop pour s'y rendre... et pour assister à son propre procès !

Le dit procès est exemplaire en ce sens que l'avocat de la défense, un ténor du barreau, bénéficie d'une aura nationale. J'ai cité Maître Floriot. Je garde en mémoire cette journée de procès au cours de laquelle l'accusé, un homme d'une quarantaine d'années se trouve dans le box pour avoir blessé d'un coup de revolver un policier qui se trouvait à côté de lui, dans sa voiture. La balle avait traversé la mâchoire du policier, de bas en haut, sans toucher le cerveau. L'accusé se défendait en disant qu'il avait voulu dissimuler son revolver sous son propre

⁴² Chanson de Charles Aznavour (1960)

siège quand ce policier, (qu'il connaissait) était venu s'asseoir sur le siège passager avant, après lui avoir fait signe de s'arrêter. Il disait avoir pris peur, subitement, ce qui pouvait se comprendre. Mais pourquoi disposait-il d'un revolver chargé dans sa voiture ? Était-il détenteur d'un port d'arme ? Je ne m'en souviens plus mais quand bien même ce serait le cas, les règles sont strictes en la matière et il me semble que l'arme doit être entreposée, non chargée, dans la boîte à gants du véhicule.

Maître Floriot nous « servira » effectivement une très brillante plaidoirie. Une manière de plaider exemplaire. Aucun effet de manche. Toute en douceur, mais une façon extraordinaire de démonter tous les éléments de l'accusation un à un. Quand nous connûmes le verdict qui nous paraissait sévère, nous pensâmes que la plaidoirie de Maître Floriot avait plutôt desservi l'accusé, en ce sens que les avocats de l'accusation ainsi que l'avocat général n'avaient cessé de répéter, en direction des jurés : « Nous connaissons l'art de plaider de maître Floriot, ne vous laissez pas impressionner par lui » ou encore « Je sais que Maître Floriot se fera un plaisir de contredire mes propos avec son éloquence habituelle », « Méfiez-vous du talent de Maître Floriot ! » etc.

Un week-end de cette année-là je fus invité par l'un de mes copains de classe, qui habitait Burbure : Chistian D. à passer le week-end chez ses parents. Nous avions formé le projet de nous rendre au bal ; un bal animé par le célèbre orchestre polonais Stéphane Kubiak, à Marles-les -Mines. Nous y sommes allés en bus en sachant que nous devrions faire le trajet de retour par nos propres moyens, c'est-à-dire à pied pour revenir chez ses parents.

De ma vie, je n'ai vu d'orchestre aussi complet, avec au moins cinq violons, et surtout aussi tonique et aussi entraînant. Une ambiance folle ! Nous avons beaucoup dansé, nous nous sommes littéralement « éclatés » !

C'était le printemps, le retour se présenta sous la forme d'une très belle promenade nocturne. Nous n'étions pas pressés, nous flânions, nous discussions, en un mot, nous ne sentions pas fatigués. Nous avons vu le jour se lever...Un très beau souvenir !

C'est chez lui également que j'ai entendu parler de l'élevage des pigeons voyageurs pour la compétition, les « coulonneux »⁴³. Il m'a emmené voir l'un de ses oncles qui a pu m'éclairer sur la passion des coulonneux, m'expliquer toutes les hypothèses concernant les facultés qu'auraient ces volatiles pour retrouver le chemin de leur pigeonier. Des études passionnantes sont menées à ce sujet. Il m'

⁴³ L'élevage ainsi que les compétitions de pigeons voyageurs étaient l'un des grands passe-temps favoris des mineurs de notre région. Le pigeon était une promesse d'évasion spirituelle pour les mineurs. Enfermés toute la journée au fond de la mine, ils trouvaient là le moyen de s'évader.(source : « ça drache en Nord »)

a aussi indiqué, pour la petite histoire, que les pigeons sont fidèles en amour et gardent fidélité à leur pigeonne leur vie durant : ils sont donc pressés de la retrouver. Ce serait un élément qui pourrait expliquer leur ardent désir de rentrer au bercail. J'émetts une hypothèse folle : peut-être sont-ils jaloux et donc anxieux de ce que pourrait faire leur compagne en leur absence ? une infidélité ? Nous le saurons peut-être un jour quand les études éthologiques auront progressé dans ce domaine...

Un jour dans la plaine de la Beauce, près de Chartres, j'ai eu l'occasion d'assister à un lâcher de pigeons voyageurs. La moisson était terminée, les champs dénudés. Deux énormes camions chargés de cages se sont garés dans un champ d'éteules. Les conducteurs sont descendus des camions, et, au signal, ils ont actionné l'ouverture des cages . En moins d'une minute des milliers de pigeons ont pris leur envol.

Ils se sont élevés en tourbillonnant dans le ciel, au-dessus des camions. Un vol circulaire, en groupe, qui a duré quelques minutes, le temps de repérer le bon cap à prendre, sans doute. Puis, d'un seul coup, ils ont mis le cap vers le Nord. Quel spectacle étonnant ! Le premier arrivé sera récompensé et sa renommée, ainsi que celle de son éleveur, montera d'un cran ! Sans compter le prix que pourra prendre un pigeon mâle reproducteur, titulaire de plusieurs trophées!

Au bal de l'Agriculture de Tilloy-lès-Mofflaines où se trouve le Lycée agricole, j'ai le plaisir cette année-là d'inviter à danser à plusieurs reprises une jeune fille qui me plaît beaucoup. Nos pas s'accordent très bien sur la piste. Elle est grande et mince et porte de longs cheveux châtons en liberté sur les épaules. Elle est vêtue d'une jolie robe verte à fleurs blanches. Nous décidons de nous revoir. Nous nous sommes beaucoup revus. Nous sortirons ensemble quelques mois, nous avons beaucoup de points communs au-delà de l'attraction physique, (cinéma, théâtre, littérature, ..). Nous allons même jusqu'à faire des projets d'avenir, d'installation de la maison, de l'appartement...

Un dimanche après-midi de printemps, par un très beau soleil, nous décidons de nous rendre dans le grand espace du Polygone⁴⁴, un lieu très peu fréquenté. Nous y serons tranquilles pour flirter à souhait. Nous nous étendons dans l'herbe, à l'ombre d'un gros buisson et commençons nos ébats amoureux. Très vite, nous éprouvons beaucoup de désir l'un pour l'autre. Trop, peut-être ? Ce désir est mêlé de crainte, d'interrogation, car nous savons que ni l'un ni l'autre n'avons connu d'expérience sexuelle.

⁴⁴ Un vaste terrain vague de plusieurs hectares parsemé de grands buissons.

Soudain, un petit bruit de feuilles me met en alerte : d'un bond je suis sur mes pieds, je contourne le buisson. Et là, horreur des horreurs, je découvre blottis dans l'herbe quatre ou cinq jeunes d'une quinzaine d'années. Je suis abasourdi, je constate aux traces laissées dans l'herbe haute qu'ils se sont approchés subrepticement en rampant. Je leur hurle dessus de colère, je les poursuis en leur lançant force vociférations tellement je suis choqué et en colère. Ils détalent sans demander leur reste.

Mon amie et moi sommes sous le choc. Je suis blanc de rage. Nous étions si bien, si détendus, si amoureux, si près (et si prêts) de nous aimer plus encore, que nous avons besoin d'un bon moment pour reprendre nos esprits. Le charme est rompu ! Nous rentrons.

Est-ce que ce maudit après-midi a eu des répercussions négatives sur notre relation amoureuse ? Je ne saurais dire. Y ai-je vu un signe que nous brûlions les étapes ? qu'il nous fallait attendre ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne me souviens plus pourquoi, mais je n'ai pas souhaité, je n'ai pas pu, pas su, donner une suite positive à cette rencontre amoureuse. Elle reste cependant, à mes yeux, malgré ce fâcheux épisode du terrain vague, une très jolie rencontre dont je conserve un souvenir rempli d'émotion.

Dès la fin juin, nous connaissons notre lieu d'affectation pour l'année suivante, notre première nomination. Avec un très proche camarade, G., qui sera lui aussi témoin à mon mariage deux ans plus tard, nous sommes nommés à l'Ecole Jules Ferry d'Etaples, une école primaire qui comporte dix-huit classes. D'un commun accord, nous décidons de nous présenter au directeur de l'école ensemble, le même jour. Ce dernier nous explique qu'il est en même temps le directeur de cette école et aussi le directeur du C.E.G.⁴⁵ d'Etaples, établissement qu'il a créé. Il aurait besoin, pour la prochaine rentrée, d'un instituteur et d'un professeur d'allemand. Il nous demande donc quel est celui de nous deux qui serait susceptible d'enseigner l'allemand au collège. Même si j'ai passé le bac avec l'allemand comme première langue vivante, il ne fait pas de doute que mon camarade qui a de la famille en Allemagne et qui passe une partie de ses vacances d'été dans ce pays est prioritaire pour ce poste. Il y deviendra très vite P.E.G.C.⁴⁶ et fera toute sa carrière dans cet établissement scolaire. Pour ma part, je débiterai donc ma carrière d'enseignant en devenant instituteur-stagiaire à l'Ecole Jules

⁴⁵ Collège d'Enseignement Général.

⁴⁶ Professeur d'Enseignement Général de collège.

Ferry d'Etaples. C'est durant cette année de stagiairisation que je passerai le C.A.P⁴⁷. d'instituteur et deviendrai titulaire.

Avant de clore ce chapitre de mes pensées vagabondes, essentiellement tournées cette fois, vers l'hommage que je souhaitais rendre à l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras, je voudrais m'interroger tout haut sur le fait qu'il y ait eu un tel besoin de supprimer lesdites écoles en 1989⁴⁸.

Pourquoi était-il si important, si urgent, de fermer ces écoles pour les remplacer par des IUFM⁴⁹, dans lesquels les cours seraient donnés par des universitaires ? De fait, les internats sont supprimés à cette époque puisqu'à l'IUFM, les étudiants viennent prendre des cours sur le modèle de la faculté, en tant qu'externes. L'esprit des Ecoles Normales, la solidarité, la fraternité, la formation pédagogique, les valeurs de la République toujours rappelées, tout cela partait en fumée. Je peux comprendre qu'il y ait eu un souci d'élever le niveau de formation des enseignants du primaire par des diplômes universitaires mais de là à tout supprimer du même coup, il y a un pas, vite franchi selon moi pour des raisons économiques. Je regrette beaucoup que cette intense formation pédagogique ne se soit pas poursuivie, qu'elle se soit progressivement réduite en peau de chagrin jusqu'à être complètement supprimée en 2008, sous la présidence de Nicolas Sarkozy qui considère que, pour être enseignant il n'est pas nécessaire de recevoir une formation pédagogique ; pour lui, les connaissances universitaires suffisent.

En dernier lieu, comment quitter la relation de quelques souvenirs de mon passage à l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras sans parler de la Riguinguette, comment ne pas revenir un instant sur ce symbole chantant que représentait notre hymne commun depuis la nuit des temps ? Ce chant, nous l'apprenons dès notre entrée dans les lieux et il nous arrive de l'entonner en chœur, de temps à autre, pour le plaisir. Cette chanson fait partie du patrimoine de cette école, de sa culture puisqu'elle rend hommage à la tenue que portait les premiers normaliens au début du siècle dernier. Elle représente un fil conducteur, un lien avec les générations passées, en même temps qu'elle montre l'évolution de la société sur un siècle. Je

⁴⁷ Certificat d'Aptitude Professionnelle.

⁴⁸ La loi Jospin et la suppression des écoles normales Les instituteurs et les professeurs du secondaire seront formés dans les mêmes " instituts universitaires. (source Le Monde, 11 et 12 juin 1989)

A partir de la rentrée 1990, les enseignants, de la maternelle au lycée, seront tous formés dans un type unique d'établissements rattachés aux universités : les instituts universitaires de formation des maîtres. Le vénérable réseau départemental des écoles normales d'instituteurs, celui des centres pédagogiques régionaux où sont formés actuellement les titulaires du CAPES théorique, ainsi que les établissements destinés aux professeurs du technique, fusionneront. Tel est, en tout cas, l'ambitieux projet du ministre de l'éducation nationale, qui figure dans l'article 16 de la loi d'orientation. (source Le Monde 14 juin 1989)

⁴⁹ Institut Universitaire de Formation des Maîtres.

ne résiste donc pas au plaisir de la joindre à mon récit. S'y ajoute pour moi, le fait que ce texte soit en patois ch'timi, un patois auquel je suis resté très attaché et que je parle souvent avec plaisir dès que l'occasion s'en présente.

En relisant le texte de cette chanson, en particulier le dernier couplet dans lequel l'auteur reconnaît qu'il s'est bien ennuyé dans cette école, qu'il est dégoûté, qu'il est très heureux de la quitter, je me dis, cher lecteur, que tu pourrais penser que j'ai bien enjolivé les choses sur ce temps passé dans cette école. Que je n'ai relevé aucun point négatif, ce qui pourrait te paraître un peu bizarre.

Effectivement, je me suis posé la question : quel souvenir négatif pourrais-je trouver en cherchant bien ? Est-ce possible qu'il n'y ait que du positif ?

Peut-être qu'avec le temps les souvenirs négatifs s'évaporeront de notre mémoire ? c'est possible, mais j'ai eu beau chercher, je n'en ai pas trouvé. Pour moi, ce passage reste une période très heureuse, malgré le deuil de mon père. Une période de préparation à la vie professionnelle, à la vie tout court, dans d'excellentes conditions.

Dès que j'évoque cette période, me revient aussitôt, l'esprit de camaraderie, d'amitié, les visages de mes camarades de classe. Me remontent instantanément, à l'esprit, les lieux, le cadre, le parc, les marronniers, la verrière, les pelouses... Mais aussi les rencontres positives, l'encadrement engagé, l'atmosphère de travail sérieux, certes, mais dans un tel climat d'accompagnement, de soutien, une volonté d'apprentissages ouverts sur le monde à laquelle s'ajoutait un grand souci d'ouverture culturelle et sportive, bref, une multitude de souvenirs positifs m'envahit encore aujourd'hui⁵⁰.

⁵⁰ En dernier lieu, je voudrais joindre, en terme de clin d'œil, en plus du texte de notre chanson fétiche « La Riguinguette », un texte que j'ai relevé dans la monographie de Robert Thomas (page 236) : « Les commandements du normalot parfait ». J'espère qu'il vous fera sourire.

Riguimpette, Riquimpette ou Riguinguette⁵¹ ?

L'auteur de cette célèbre chanson n'ayant pas été retrouvé, nous nous rangerons à l'opinion de la majorité qui semble bien avoir opté pour Riguinguette.

La promotion 1910-13 fut la dernière à porter cette fameuse Riguinguette.

Elle a chanté avec conviction le couplet final suivant :

Cher' Riguinguette et' vlà donc supprimée !
Ch'est qu'à Arras on n'comprend point t'beauté.
Aussi ch' t année, ches mulets sont si bêtes
Qu'is arbor'ront tartous des neuv's jaquettes.
Mais on somm's là pour lu fair' armarquer
Qu'nous ringuinguett's val'nt bin leus neus complets !
Ils salueront la Riguinguette (bis)
La Riguinguette !

I

Quand ech' sus v'nu passer mes, examens,

⁵¹ L'Ecole Normale d'Instituteurs du Pas-de-Calais. Monographie établie par Jean-Robert Thomas, Directeur de l'Ecole Normale avec la collaboration des Anciens Elèves de l'Ecole. Avant-propos de Yves Delaporte, Inspecteur d'Académie. Editée par l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras. Page 43.

Pour êt' archu comm' mimb' et d'l'inseign'mint,
I n' faut pas croire qu' ch'étot à l'avuglette
Qu' j'avos cugi ech' tiot métier honnête:
Ed pus longtemps déjà j'avos r'marqué
Qu' ches normaliens z'étot'nt bin habillés !

Refrain

J' voulos porter la Riguinguette (bis)
La Riguinguette !

II

Après in mos d' parfait' séquestration,
Nous v'là partis tartous in permission.
I fallot m'vir dins les rues d'min pat'lin
Si j'm'exerços à prind' des airs faquins !
Mes comarat's z'étot'nt bin étonnés
De s'vir ainsi par mi tous dédaignés :

Refrain

Ch'est qu'ej portos la Riguinguette, (bis)
La Riguinguette !

III

Mais aujourd'hui j'in sus bin dégoûté,
Dins chel boît' là, j'èm sus bin imbêté ;
I m'a fallu passer tros ans là d'dins,

Sans avoir eu ein' mi-heur' d'amus'mint !
Aussi sans r'gret ej quitt' el vieill' cambuss'
Et tous ches profs qui m'nont fait vir au puss !

Refrain

J'veux pus porter la Riguinguette (bis)

La Riguinguette

Les commandements du Normalot parfait.⁵²

Tout Normalot, à six heures trente, stoïquement se lèvera;
De temps en temps se lavera;
Chaque matin ses chaussures cirera;
Une blouse toujours propre endossera;
Nuit et jour cravate portera;
Au réfectoire en silence entrera;
Jamais ses petits camarades ne brimera ni ne sacquera;
Sans râler son bœuf braisé avalera;
Les surveillants comme de grands frères respectera ;
Le plus souvent possible ses leçons apprendra;
L'approche du bac assez vite envisagera ;
A l'étude point ne chahutera;
A la coopé sans rancune des D.H, cèdera;
De sa force à bon escient pour balayer il usera;
En classe à la belote point ne jouera ;

⁵² L'Ecole Normale d'Instituteurs du Pas-de-Calais. Monographie établie par Jean-Robert Thomas, Directeur de l'Ecole Normale avec la collaboration des Anciens Elèves de l'Ecole. Avant-propos de Yves Delaporte, Inspecteur d'Académie. Editée par l'Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Arras. Page 236

Au dortoir la chasse d'eau modérément utilisera;
Respectant tout ceci bon normalot il sera;
Et en quatre ans instituteur il deviendra.

Bernard Delattre 16-03-2025